FB
2STC
WCD44

Jean-Raymond de TERMANGNE

CHANSONS

DE

GUSTAVE NADAUD

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1876.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie,

10 rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD

CHANSONS INÉDITES

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

A. DELAHAYS, LIBRAIRE, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 4 ET 6.

—

1876

Tous droits réservés.

PQ
2376
N2C44

GUSTAVE NADAUD

CHANSONS INÉDITES

NOS HOTES.

Nous étions vingt dans le manoir
Des soi-disant barons des Côtes.
Nous nous voyions matin et soir
Pour médire un peu de nos hôtes.
Rire aux dépens
De ces vrais paons
Est un plaisir que le cœur vous conseille...
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille!

Nos hôtes, durant ces trois mois,
Nous donnèrent la comédie :

Jamais pièce de moindre poids
Ne fut plus longtemps applaudie.
A tous moments,
Des mots charmants,
Des crudités qui n'ont pas leur pareille...
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

Leur avarice et leur orgueil
Formaient un thème inépuisable.
Cela composait un recueil
Que l'on se glissait sous la table.
Chaque matin,
Notre festin
Se grossissait des propos de la veille.
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

Chez eux, terre, parc et château,
Tout est bon, beau, grand et superbe,
Le goût du pain, le goût de l'eau,
La couleur du ciel et de l'herbe.
Le vin bourru,
Qui sent son cru,
Dès sa naissance a dix ans de bouteille...
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

On vous promet la liberté,
La solitude, le bien-être,
Et rien, rien n'est inhabité :
La vie entre par la fenêtre.
Toutes les nuits,
Ce sont des bruits!...
Le hibou pleure et le coq vous réveille...
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille

C'était un caravansérail :
Madame, ayant là dix amies,
Réalisait sur leur travail
De notables économies.
On taille exprès
Pour ses attraits
Des chapeaux neufs qui la rendent moins vieille...
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

Quant à Monsieur, c'est différent;
Il chasse, étant d'ancienne roche,
Et pique lui-même en rentrant
Son gibier dans le tourne-broche.
Si bien qu'un jour,
A son retour,
J'ai cru manger un morceau de corneille...
D'ailleurs des gens

Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

Êtes-vous créé pour sentir
Le plein calme en pleine nature?
Tant pis pour vous : il faut sortir,
Car on a chevaux et voiture.
Leur amitié
Veut sans pitié
Vous en donner par l'œil et par l'oreille.
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

Les dîners ne finissent pas;
Le service est fait par des nègres;
Mais si les jours gras sont trop gras,
Les jours maigres sont par trop maigres.
Les vendredis,
Quelques radis,
Des œufs pochés qui nagent dans l'oseille...
D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Qui vous reçoivent à merveille.

Nous avons quitté leurs créneaux,
Oubliant leurs torts et leurs fautes.
Nous revoyons nos commensaux
Pour rire avec eux de nos hôtes,
Sauf à revoir
Le vieux manoir

Quand mûriront la fraise et la groseille;
Car ils sont gens
Fort obligeants
Et vous reçoivent à merveille.

MA FEMME EST BLONDE.

Elle était brune,
Mais par malheur
Elle prit une
Autre couleur.
Quand la coiffure
Perd son effet,
C'est la peinture
Qui la refait.
Sa tête ombrée,
Bien malgré moi,
Devient dorée;
Voilà pourquoi
Ma femme est blonde
Pour tout le monde,
Pour tout le monde,
Excepté moi.

Elle était aigre
Dans ses discours,
Autant que maigre
Dans ses contours,

Quand la tournure
Perd son effet,
C'est la sculpture
Qui la refait.
L'art de la forme,
Bien malgré moi,
La rend énorme ;
Voilà pourquoi
Ma femme est ronde
Pour tout le monde,
Pour tout le monde,
Excepté moi.

Ma femme adore
Les bons auteurs
Et collabore
Avec plusieurs.
On se rassemble
De toute part
Pour faire ensemble
Des œuvres d'art.
Cette famille,
Bien malgré moi,
Croît et fourmille ;
Voilà pourquoi
Elle est féconde
Pour tout le monde,
Pour tout le monde,
Excepté moi.

LE KÉPI.

Chacun de nous a sa casquette,
Ou son béret, ou son chapeau,
Coiffure servant d'étiquette
Aux membres divers du troupeau.
Mais un jour, la tempête gronde,
Une voix d'en bas a glapi,
Et le lendemain tout le monde
A son képi.

Chacun a mis sur son enseigne :
« Je suis soldat et citoyen. »
C'est l'heure où la chatte se peigne
Pour aller attaquer le chien.
De l'atelier, de la boutique,
Tout travailleur a déguerpi :
La France met la politique
Dans le képi.

O garde anti-nationale!
Pseudo-suffrage-universel!
Élections de la cabale!
Vote du poivre et du gros sel!

L'industrie et l'agriculture
Négligent la toile et l'épi,
Le jour où l'art et la nature
Ont le képi.

Signe des temps, signe funeste!
Heure de doute, heure d'effroi!
Où nulle autorité ne reste,
Tout le monde veut être roi.
Adieu la paix et le salaire,
Lorsque le lion assoupi
(J'entends le lion populaire)
Met son képi.

LA CROIX ROUGE.

On disait : « La guerre est finie ;
L'homme est bon, les peuples sont doux ;
Le monde marche à l'harmonie ;
Le danger s'éloigne de nous. »
Pourtant, en cette somnolence,
Plus d'un sentait le volcan agité.
La croix rouge de l'ambulance
Est la croix de l'humanité.

Des étrangers ont dit : « Peut-être
N'aimez-vous pas votre pays? »
— Le pays qui nous a vus naître
A dit à chacun : « Obéis! »
Le faible après le fort s'élance,
Nul poste ici ne sera déserté.
La croix rouge de l'ambulance
Est la croix de l'humanité.

Des vieillards ont dit : « Quelles armes
Porterez-vous au champ d'honneur? »
— Nous avons le baume des larmes
Et le sommeil de la douleur. »

Le châtiment de l'insolence
Par d'autres bras doit être exécuté.
La croix rouge de l'ambulance
Est la croix de l'humanité.

Les soldats ont dit : « Que les femmes
Quittent leurs foyers menacés. »
— Elles ont le parler des âmes
Et leur main est douce aux blessés.
Vous êtes frères par la lance;
Elles seront sœurs par la charité.
La croix rouge de l'ambulance
Est la croix de l'humanité.

Des prêtres disaient : « Votre culte
Est-il celui que nous servons? »
— Nous relevons qui nous insulte,
Et qui nous frappe nous sauvons.
Le malheur dans notre balance
A plus de poids que la prospérité.
La croix rouge de l'ambulance
Est la croix de l'humanité.

Le Dieu juste, le Dieu sévère
Voudra-t-il encor nous punir?
Quand Jésus montait au Calvaire,
Du doigt, il marquait l'avenir.
Il poursuit son œuvre en silence :
L'arbre mûrit le fruit qu'il a porté.
La croix rouge de l'ambulance
Est la voix de l'humanité.

INVITATION MÉRIDIONALE.

Voulez-vous faire un bon dîner?
Venez chez nous, à la campagne.
Allons, laissez-moi vous mener
Dans un vrai pays de Cocagne.

Vous prenez le chemin de fer
De Lyon-Méditerranée;
Vous sentez l'odeur de la mer,
Le lendemain dans la journée.

Mon castel est là-haut, là-haut;
Mais attendez pour me comprendre :
Point de fatigue, point de chaud;
Pour y monter, il faut descendre.

Ciel toujours bleu, prés toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches,
Jamais d'étés, jamais d'hivers!
Puis quelles chasses, quelles pêches!

On n'a pas besoin d'hameçons,
De chien, de fusil, de costume :

Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plume.

Vos anguilles et vos brochets
Sont plus petits que nos ablettes.
Nos lapins semblent des sachets;
Nos lièvres sont des cassolettes.

Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et que tourterelles;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles.

Avec la main nous attrapons
Les bartavelles, les outardes;
Tous nos poulets naissent chapons :
Toutes nos poules sont poulardes.

Nous avons des vins excitants
Qui chantent l'amour et la gloire;
Il faut les conserver cent ans
Avant de songer à les boire.

Puis c'est un service, un éclat!
Nous avons des chefs, des artistes,
Qui mettent les deux mains au plat,
Comme à la bouche les dentistes.

Enfin, c'est le pays des Dieux
Que la langue ne peut décrire.

Vous ne me croyez pas? — Tant mieux!
Croyez ce que je vais vous dire :

Une famille de Paimbœuf
Vint dîner chez ma tante Isaure
En mil sept cent quatre-vingt-neuf;
Eh bien! elle y demeure encore. —

. . . . . .

Ému par ce dernier détail,
Je tombe là comme une tuile :
Ciel! nos amis infectaient l'ail,
Et leur cuisine était à l'huile.

LE PÈRE CHRÉTIEN.

Vous savez le vieux bonhomme
Que chez nous on nomme
Le père Chrétien?
En dépit de son grand âge,
Gaîment il partage
Son temps et son bien.
Il gaspille, il chante, il danse.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

Aux enfants il montre à lire;
Mais il les fait rire
En les corrigeant;
Il leur répète sans cesse :
Enfants, la richesse
N'est pas dans l'argent;
Elle est dans la conscience.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,

Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

Si parfois sa voix fredonne
Le lai monotone
D'un vieux troubadour,
Il ne chante pas la gloire,
Les refrains à boire,
Ni les chants d'amour :
Il chante la Providence.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

Il va dans ses promenades
Auprès des malades
Qu'on ne peut guérir.
Mieux qu'un docteur ou qu'un livre,
Il les aide à vivre,
Les aide à mourir.
Il leur parle d'espérance.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

Il a toujours des maximes
Simples ou sublimes
Qu'il prend ou qu'il fait :

« Soyez sévère à vous-même,
Aimez qui vous aime,
Aimez qui vous hait,
Et plaignez qui vous offense. »
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

N'OUBLIONS PAS.

Un bon paysan de Champagne
Disait : « Nous avons bien souffert;
Ils ont fait un vaste désert
De notre si riche campagne.
Mais quand les malheurs sont passés.
On y pense toujours assez.
Après la délivrance,
Oublions la souffrance ! »
Il ajoutait tout bas :
« N'oublions pas !
Après la délivrance,
Oublions la souffrance...
N'oublions pas! »

« Ils ont brûlé notre chaumière,
Elle était vieille sans mentir;
Il eût fallu la rebâtir
De l'une ou de l'autre manière.
L'incendie a parfois raison;
La chaumière devient maison.
Voyez la diffférence :
Oublions la souffrance ! »

Il ajoutait tout bas :
« N'oublions pas!
Voyez la différence :
Oublions la souffrance...
N'oublions pas! »

« Ils ont saccagé blés et vignes :
Après quelques ans révolus
On ne s'en apercevra plus :
La nature est mère bénigne.
Plus l'homme ravage et détruit,
Plus elle engendre et reproduit.
Voyez quelle apparence!
Oublions la souffrance! »
Il ajoutait tout bas :
« N'oublions pas!
Voyez quelle apparence!
Oublions la souffrance...
N'oublions pas! »

« J'ai trois enfants... j'en avais quatre;
Le premier... il avait vingt ans...
Nous l'oublîrons avec le temps;
A quoi bon se laisser abattre? »
Il dit aux trois autres enfants :
« Ne pleurez pas! je le défends,
Vous êtes l'espérance;
Oubliez la souffrance! »
Il ajoute tout bas :

« Ne pleurez pas !
Vous êtes l'espérance,
Vous vous nommez la France !
N'oubliez pas ! »

LE COLLIER.

Angèle portait un collier
D'une rare magnificence,
Bijou royal et familier
Qu'elle possédait de naissance.

Cents diamants profonds et clairs
Avaient chacun une couronne
De rubis, satellites fiers
D'enchâsser l'astre qui rayonne.

Parfois ces diamants étaient
Pareils à la flamme attisée,
Ou bien dans l'ombre ils tremblotaient
Comme des gouttes de rosée.

Parfois, leur éclat passager
Semblait se cacher sous un voile
Pareil au nuage léger
Qui passerait sur une étoile.

Dans ce collier on voulait voir,
Femme, le secret de ta vie.

Recherche vaine ! le miroir
Ne rend que ce qu'on lui confie.

Mais en approchant le flambeau,
J'ai vu les pierres se dissoudre.
Les diamants fondaient en eau
Et les rubis tombaient en poudre.

Femme, les maux que tu subis
A mes yeux ont doublé tes charmes :
Tes sourires sont les rubis
Et les diamants sont tes larmes.

LA NOUVELLE CHANSON.

Chanson, il faut changer de style :
Quel ne serait pas ton honneur,
Si tu pouvais te rendre utile,
Sans perdre ton aimable humeur?
Les ans ont blanchi notre tête;
L'orage a courbé notre corps.
Bénis soient l'âge et la tempête,
S'ils rendent nos fils fiers et forts.

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon :
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson!

Tu ne verseras plus à boire
A des paresseux avinés;
Tu n'exalteras plus la gloire
Des soudards indisciplinés.
Mais chante les vertus guerrières
Des enfants qui sont notre espoir;

Célèbre les mains ouvrières
Qui, simplement, font leur devoir.

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon :
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson!

Ne flatte plus la populace,
Ni les puissants, ni les partis :
Prends la balance, prends ta place
Plus loin des grands que des petits.
Mets ton influence au service
Du droit et de l'humanité :
Tu tiens, avec le fouet du vice,
L'aiguillon de la charité.

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon :
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson!

Cours recueillie et cadencée,
Sois la joie ou l'allégement,
L'expression d'une pensée
Ou la note d'un sentiment.

Ne crains pas de mouiller ton aile
Aux pleurs des humaines amours.
L'amour est la chose éternelle ;
L'éternel est jeune toujours.

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon :
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson !

Ne sois plus satire et scandale,
Ne sois plus le rire moqueur ;
Fais-toi conseil, fais-toi morale,
Sois saine à l'esprit comme au cœur.
Sois la lueur avant-courrière
Du jour qui vient se rapprochant,
Et s'il se peut, fais-toi prière :
La prière est encore un chant.

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon :
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson !

RÉACTIONNAIRE.

Une révolution
Se produit dans mes idées :
Je veux la succession
Des fortunes possédées.
Vous n'en pouvez pas douter,
Puisque je viens d'hériter.

Quand on est actionnaire
On est réactionnaire.

Je vois couler aujourd'hui
Le flot qui baigne ma rive.
C'est quand ma jeunesse a fui
Que la fortune m'arrive.
La veille et le lendemain
Se sont croisés en chemin.

Quand on est actionnaire
On est réactionnaire.

« Nous voulons tous le progrès! »
Voilà ce que chacun crie,

« Et pour ce, nous sommes prêts... »
— Ah! messieurs, je vous en prie!
Le progrès le plus pressant
Est celui du trois pour cent.

Quand on est actionnaire
On est réactionnaire.

« Allez donc avec le vent! »
Me dit-on à la barrière.
— Pardon, vous voyez devant;
Moi, je regarde en arrière.
Si seulement nous pouvions
Avoir ce que nous avions!

Quand on est actionnaire
On est réactionnaire.

Penserait-on qu'autrefois
Belleville et la Villette
Étaient des prés et des bois
Où poussait la violette?
Les fauvettes y jasaient
Et les hommes s'y taisaient.

Quand on est actionnaire
On est réactionnaire.

Il faut que le ciel soit bleu
Pour que je risque ma tête.

Si j'étais jeune, parbleu!
Je chercherais la tempête.
On n'a pas en même temps
Sa raison et ses vingt ans.

Quand on est actionnaire
On est réactionnaire.

SINON, JAMAIS!

Mon fils, tu veux venger ta mère,
N'est-il pas vrai, tu l'as juré?
Par ta défaillance éphémère
N'es-tu point assez éclairé?
Crois-en qui te blâme et qui t'aime :
Tu vaincras, je te le promets,
Si tu sais te vaincre toi-même;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu jetteras ce don futile,
Cette vanité du succès,
Cet esprit sans corps et sans style,
Plus parisien que français.
Élève ton inteligence;
Gravis à de plus fiers sommets :
Il faut placer haut la vengeance;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu quitteras cette manie
De médire et de critiquer.

Ce n'est pas preuve de génie
Que l'ardeur de politiquer.
Sobre de tenue et de geste,
Tu sentiras que désormais
La France doit être modeste;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu n'iras plus aux tabagies,
Aux théâtres abrutissants,
Où le rire fait des orgies
Du sens commun et du bon sens.
La débauche, c'est l'ennemie.
Ouvre les yeux que tu fermais,
Réveille la fibre endormie;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu n'auras plus qu'une pensée,
Enfant, jeune homme ou citoyen :
Relever ta mère abaissée;
Tu n'as pas le choix du moyen.
Indépendance, honneur, patrie,
Tels sont maintenant les seuls mots
Dont ton âme sera nourrie;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Mais si tu traites de chimère
Cet appel d'un cœur déchiré,
Si tu n'écoutes pas ta mère,
Fils impie et dénaturé,

O pays qui veux ta défaite,
O Dieu puissant qui la permets,
Que votre volonté soit faite!
Alors, jamais, jamais, jamais!

Ce n'est pas preuve de génie
Que l'ardeur de politiquer.
Sobre de tenue et de geste,
Tu sentiras que désormais
La France doit être modeste;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu n'iras plus aux tabagies,
Aux théâtres abrutissants,
Où le rire fait des orgies
Du sens commun et du bon sens.
La débauche, c'est l'ennemie.
Ouvre les yeux que tu fermais,
Réveille la fibre endormie;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu n'auras plus qu'une pensée,
Enfant, jeune homme ou citoyen :
Relever ta mère abaissée;
Tu n'as pas le choix du moyen.
Indépendance, honneur, patrie,
Tels sont maintenant les seuls mots
Dont ton âme sera nourrie;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Mais si tu traites de chimère
Cet appel d'un cœur déchiré,
Si tu n'écoutes pas ta mère,
Fils impie et dénaturé,

O pays qui veux ta défaite,
O Dieu puissant qui la permets,
Que votre volonté soit faite!
Alors, jamais, jamais, jamais!

Ce qui prouve
Que, s'il faut qu'on le trouve,
On le trouvera bien.

Mais s'il existe en France
Plus d'un père obstiné
Qui veuille à l'ignorance
Voir son fils condamné,
Alors, qu'on le condamne
A n'en pas faire un âne.

Le moyen?
Le moyen,
Personne n'en sait rien,
Ce qui prouve
Que, s'il faut qu'on le trouve,
On le trouvera bien.

Que la loi soit portée
Par le roi Salomon,
Par la sœur Dorothée
Ou le frère Simon,
Qu'importe le notaire,
Pourvu qu'on ait la terre?

Le moyen?
Le moyen,
Personne n'en sait rien,
Ce qui prouve
Que, s'il faut qu'on le trouve,
On le trouvera bien.

Évitons la tactique
Des faiseurs de discours.
Hors de la politique
On s'entendra toujours.
Eh bien, pour nous entendre,
Commençons par apprendre

Le moyen.
Le moyen,
Personne n'en sait rien,
Ce qui prouve
Que, s'il faut qu'on le trouve,
On le trouvera bien.

AMOURS PASSÉES.

DUO.

ENSEMBLE.

Causons de nos amours passées,
C'est le souvenir
Qui vient rajeunir
Les empreintes presque effacées.
Revenons au temps
Où l'on a vingt ans :
Causons de nos amours passées.

PIERRE.

Quand deux vieux amis tels que nous
Sont réunis, il leur est doux
D'échanger une confidence.

PAUL.

C'est juste, ami Pierre, commence.

PIERRE.

Non pas, ami Paul, sur ma foi!

Tu naquis huit jours avant moi.
Je respecte ton droit d'aînesse.

PAUL.

Alors, pour guider ta jeunesse,
Je pars, ne m'abandonne pas.

PIERRE.

Mon maître, je suivrai tes pas.

ENSEMBLE.

Causons de nos amours passées,
C'est le souvenir
Qui vient rajeunir
Les empreintes presque effacées.
Revenons au temps
Où l'on a vingt ans :
Causons de nos amours passées.

PAUL.

Je dirai, puisque tu le veux,
Mes aventures, j'en eus deux;
L'une était brune et l'autre blonde.
La première vaut la seconde :
Beaucoup d'espoir en commençant
Peu de regrets en finissant.
Si j'en avais une troisième,

Elle se dénoûrait de même,
Comme un refrain accoutumé.

PIERRE.

Alors tu n'as jamais aimé.

ENSEMBLE.

Causons de nos amours passées,
C'est le souvenir
Qui vient rajeunir
Les empreintes presque effacées.
Revenons au temps
Où l'on a vingt ans :
Causons de nos amours passées.

PIERRE.

Tu veux, implacable moqueur,
Savoir où s'est fixé mon cœur?
Suis-moi sur la rive lointaine :
Ne vois-tu pas une Romaine
A la peau mate, à l'œil de feu?
En la quittant, je lui fis vœu
D'être et rester toujours le même.
On s'aperçoit, alors qu'on aime,
Qu'on ne peut aimer qu'une fois.

PAUL.

Tu tins parole?

PIERRE.

Tu le vois.

ENSEMBLE.

Causons de nos amours passées,
C'est le souvenir
Qui vient rajeunir
Les empreintes presque effacées.
Revenons au temps
Où l'on a vingt ans :
Causons de nos amours passées.

PIERRE.

C'en est fait, je veux la revoir!
Je veux partir demain, ce soir!
Elle a pu croire que j'oublie...

PAUL.

Tu l'as connue?

PIERRE.

En Italie!

PAUL.

Voilà de cela quelque temps.

PIERRE.

On peut compter : j'avais vingt ans.

PAUL.

Nous en avons près de quarante.
En admettant qu'elle en eût trente,
Ajoute dix, puis encor dix...
Qu'en dis-tu, Pierre?

PIERRE.

Eh bien, je dis...

ENSEMBLE.

Causons de nos amours passées,
C'est le souvenir
Qui vient rajeunir
Les empreintes presque effacées.
Revenons au temps
Où l'on a vingt ans :
Causons de nos amours passées.

ACCORD PARFAIT.

Accord parfait,
Gendres et belles-mères;
Accord parfait,
La ville et le préfet;
Accord parfait,
Les curés et les maires;
Accord parfait.

Accord parfait,
Le banquier et les pontes;
Accord parfait,
La passe et le refait;
Accord parfait,
Le comptable et ses comptes;
Accord parfait.

Accord parfait,
Le bal et la nature;
Accord parfait,
La danse et le buffet;
Accord parfait,
Amour et nourriture;
Accord parfait.

Accord parfait,
Les hommes et les choses;
Accord parfait,
La cause avec l'effet;
Accord parfait,
Le chardon et les roses;
Accord parfait.

Accord parfait,
Art et Conservatoire;
Accord parfait,
La parole et le fait;
Accord parfait,
La morale et l'histoire;
Accord parfait.

Accord parfait,
Les hommes et les femmes;
Accord parfait,
La rave et le navet;
Accord parfait,
La fête et les programmes;
Accord parfait.

Accord parfait,
L'esprit et la logique;
Accord parfait,
Gouvernement de fait;
Accord parfait,
L'ordre et la politique;
Accord parfait.

LE CERCLE DU DOIGT DANS L'ŒIL.

Ganaches, Pommes de terre,
Moutard, Jockey, Mirlitons,
Industriel, Militaire,
Yacht-Club, Patineurs, Tritons.
En cercles chacun se classe,
Mais à la première place
Paris met avec orgueil
Le cercle du Doigt dans l'œil.

Cherchant un lieu solitaire,
Ils ont établi leur camp
Près du boulevard Voltaire,
Dans un grand désert vacant.
Depuis que les imbéciles
Y trouvent des domiciles,
La foule encombre le seuil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

Venez, avocats sans cause
Fruits glacés, fruits secs, fruits verts,
Venez, poëtes en prose,
Venez, prosateurs en vers;

Peintres en métaphysique,
Philosophes en musique,
Venez en habits de deuil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

On y joue à la bouillotte,
Au piquet, à l'écarté :
Mais la fortune pivote
Toujours du même côté.
Tous les soirs, Robert Macaire
Vide le gousset précaire
De l'infortuné Germeuil,
Au cercle du Doigt dans l'œil.

Les femmes y sont admises
Avec faveur sur le prix :
On fait même des remises
A leurs soi-disant maris.
Les prudes, les mijaurées,
Les vieilles peinturlurées
Sont sûres d'un bon accueil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

Les ministres disponibles,
Les diplomates vaseux,
Les souverains infaillibles
S'y trouvent comme chez eux.
Bref, c'est une académie :
Il ne faut pas de génie
Pour obtenir un fauteuil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

LES PLAISANTS AMOUREUX.

J'ai connu dans notre ville
Amants comme on en voit peu.
Deux étaient remplis de feu
Plus que pas un sur dix mille.
Ils logeaient le Dieu d'amour;
Mais, un jour,
Ils perdirent le bon hôte
Par leur faute.
O les plaisants amoureux
Qui ne veulent être heureux!

Ce n'est point par la fenêtre
Que s'enfuit le prisonnier;
Il se blottit au foyer,
Pour mourir ou pour renaître;
Car était venu le temps
Des autans,
Et dut le frileux attendre
Sous la cendre.
O les plaisants amoureux
Qui ne veulent être heureux!

Mieux eût valu perfidie,
Brouille ou séparation ;
Mais restait la passion ;
Passion, c'est maladie
Qu'appelait le troubadour :
Mal d'amour,
Mal qui trouve, en sa torture,
Nourriture.
O les plaisants amoureux
Qui ne veulent être heureux!

Lors on pleure, on se lamente
Dans un continu tourment :
Tort du côté de l'amant,
Tort du côté de l'amante :
Lui, pour croire à trahison,
Sans raison,
Elle, pour chose aussi noire
Laisser croire.
O les plaisants amoureux
Qui ne veulent être heureux!

O fureur de jalousie,
Jours sans charme de soleil,
Nuits sans douceur de sommeil,
Chaude fièvre et frénésie,
Qui n'a votre anxiété
Supporté,
A de l'humaine souffrance
Ignorance.

O les plaisants amoureux
Qui ne veulent être heureux!

Ce chant qui dit mes alarmes
Sera-t-il par vous compris?
Avec mon sang je l'écris,
Je le chante avec mes larmes;
Car l'amante du jaloux,
C'était vous,
Et le jaloux qui vous aime,
C'est moi-même.
O les plaisants amoureux
Qui ne veulent être heureux!

SAINT-MARTIN D'EN BAS.

Nous voyagions dans la montagne,
Nous nous perdions sans y penser,
Dans de vrais chemins de Bretagne.
Un jeune gars vint à passer :
« Holà! petit bonhomme, écoute :
Où nous mènera cette route? »
Il répondit : « Je ne sais pas;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

En traversant une rivière,
Nous entendîmes une voix :
C'était la jeune lavandière
Qui chantait un Noël patois.
« Belle fille à la voix sonore,
La ville est-elle loin encore? »
Elle nous dit : « Je ne sais pas;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

Nous fûmes trois heures peut-être
Sans rencontrer visage humain;
Enfin nous vîmes apparaître
Un mendiant, bâton en main.

« Brave homme, le ciel vous envoie :
Sommes-nous dans la bonne voie? »
Il répondit : « Je ne sais pas;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

Notre frayeur devenait grande;
L'ombre descendait du coteau;
Nous aperçûmes dans la lande
Un vieux berger et son troupeau.
« Au nom du Rédempteur des hommes,
Berger, dites-nous où nous sommes? »
Il répondit : « Je ne sais pas;
Je suis de Saint-Martin d'en bas. »

Enfin nous vîmes une ferme;
Nous y frappâmes en tremblant :
Un vieillard au pas sûr et ferme
Parut sous le porche branlant.
Nous lui demandâmes bien vite
Où nous pourrions trouver un gite.
« Entrez, nous dit-il aussitôt,
Je suis de Saint-Martin d'en Haut. »

LE FROMAGE TERRESTRE.

Générations spontanées,
Décidément l'emportez-vous,
D'après les dernières données
Des savants qui règnent chez nous?
Notre noble et divine image
Reçoit de terribles assauts.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Nous le consommerons sans doute,
Ce globe solide et laiteux;
Mais nous n'en sommes qu'à la croûte;
Les vers ont du temps devant eux.
Écoutez le grouillant ramage
Qu'ils font réunis en monceaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Grimpés sur l'épaule des autres
Pour les écraser de leur poids,
Les gens de Gruyère et les nôtres
Se sont donné les mêmes lois.

Le roi, le pontife et le mage
Procèdent par bonds et par sauts.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Malgré la place dérisoire
Laissée à son ambition,
L'insecte persiste à se croire
Le roi de la création.
Il a des soldats; c'est dommage,
Il a même quelques vaisseaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

La distance n'existe guère
Entre Hollande et Roquefort.
On fait l'amour, on fait la guerre,
L'un a raison et l'autre a tort.
A ses vainqueurs on rend hommage;
On se venge sur ses vassaux,
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Vers, mes amis, on vous insulte,
On vous a traités en païens.
Dieu! quel désordre, quel tumulte!
Quels cris : Aux armes, citoyens!
Voyez sous le même plumage
Marcher les malins et les sots.

La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Un jour, terminant sa carrière,
Ce globe creusé, perforé,
Tombera réduit en poussière
Par une autre orbite attiré.
Aucun procédé d'étamage
N'en ressoudera les morceaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

POUR MA PATRIE!

N'attendez plus de moi
La molle poésie
Qui d'un secret émoi
Tenait l'âme saisie.
O France, je t'aimais
Jusqu'à l'idolâtrie!
Tous mes chants désormais
Seront pour ma patrie!

Je n'aiguiserai plus
L'inutile satire;
Les temps sont révolus
Des traits qui faisaient rire.
Railleuse, je l'aimais;
Je l'admire, attendrie :
Tous mes vœux désormais
Seront pour ma patrie!

Je n'irai plus au loin
Répandre mon aumône,
Quand ma mère a besoin
Du pain qu'elle me donne.

Prodigue, je l'aimais;
Je l'estime, appauvrie :
Tout mon or désormais
Sera pour ma patrie!

De mon propre malheur
J'oublîrai les atteintes;
J'ai voué ma douleur
A des causes plus saintes.
Prospère, je l'aimais;
Je l'honore, flétrie :
Tous mes pleurs désormais
Seront pour ma patrie!

Je ne me battrai pas
Pour un mot dérisoire;
Il faut que mon trépas
Ait son but et sa gloire.
Puissante, je t'aimais;
Je te venge, meurtrie :
Tout mon sang désormais
Sera pour ma patrie!

LES BRUITS DU SILENCE.

A midi, sous l'épais tilleul,
Au milieu de la plaine immense,
Immobile et seul,
Écoutez les bruits du silence.

Écoutez : un frémissement;
C'est la sauterelle
Ou le grillon; un grincement :
La cigale a tourné gaîment
Sa crécelle.

Écoutez : un grelot bavard
Dénonce la vache
Qui paît les herbes de hasard;
Un frôlement : c'est le lézard
Qui se cache.

Écoutez : un coq au lointain
Souffle en sa trompette;
Une flûte au timbre argentin :
C'est notre réveille-matin,
L'alouette.

Écoutez : un bourdonnement :
La guêpe ou la mouche ;
Dans la feuille un tressaillement :
Elle chante sous l'instrument
Qui la touche.

Écoutez : l'air s'est alourdi ;
Le vent et l'abeille
Suspendent leur vol engourdi :
C'est l'heure, l'heure de midi :
Tout sommeille.

Une cloche : c'est l'Angelus...
Un coup de fouet, puis un blasphème !...
Ah ! n'écoutons plus !
C'est l'homme, c'est l'homme lui-même !

LE MÉDECIN PHILOPATHOS.

J'expose le système
D'un médecin que j'aime
Et qui n'a jamais accepté
Que des clients pleins de santé.
Mais il leur dit : « J'estime
Que vous devez souffrir,
Et je vais vous guérir.
Suivez donc mon régime
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous guérirez
Et respirerez,
Et ressusciterez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

Il dit : « Mon camarade,
Vous n'êtes pas malade,

Vous avez un bon estomac,
Vous aimez le vin, le tabac?
Je vous mets à la diète.
Ne prenez que du lait,
Pas un blanc de poulet,
Pas une cigarette...
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous mangerez
Et digérerez,
Et vous enfumerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss.

« Vous aimez l'exercice,
Vous marchez comme un Suisse,
Vous montez souvent à cheval,
Vous courez la chasse et le bal?
Vous garderez la chambre.
Au retour de l'été,
Restez empaqueté
Comme au mois de décembre,
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,

Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous marcherez,
Et voyagerez,
Et vous fatiguerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss.

« Vous avez bonne vue,
Votre oreille est pourvue
D'un timbre juste et délicat,
Vous avez le goût, l'odorat.
De toutes ces merveilles
Êtes-vous curieux?
Bandez-vous les deux yeux,
Bouchez vos deux oreilles,
Pendant une heure ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès la troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous entendrez
Et regarderez,
Et tout admirerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

« Mais non je voulais rire,
Il devra vous suffire,
En vous éveillant le matin,
De réfléchir que le destin
Aurait bien pu vous faire
Muets, perclus ou sourds,
Sans amis, sans amours.
Songez à la misère...
Une minute ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès la troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous revivrez
Et me comprendrez,
Et Dieu remercierez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

LA FEMME ET L'ARBRE.

La femme se modèle en marbre
Dans l'esprit du sculpteur,
Elle est un arbre
Pour le sylviculteur.

La première, la souveraine,
La femme forte, c'est le Chêne,
L'orgueil de la forêt.
Le Hêtre est la grave matrone
Qui mériterait la couronne
Si le chêne mourait.

L'Ormeau, c'est la femme rustique,
L'ouvrière, la domestique
Aux bras durs et nerveux.
Le Boulean, c'est une grisette;
Elle fait sur sa chemisette
Tomber ses noirs cheveux.

La vierge à la taille assouplie,
C'est le Peuplier d'Italie
Qui regarde le ciel.

L'Acacia, c'est une prude,
Le bois est sec, l'écorce rude,
La fleur est sucre et miel.

Le Platane, c'est la coquette
Qui sent ses rides et regrette
De voir venir le soir.
Le Charme est la femme du monde
Qui se teint, se peigne, s'émonde.
Nette comme un miroir.

Le Saule est la rêveuse blonde
Qui va suivant le cours de l'onde
Au pays des romans.
L'Aulne est une veuve qui pleure,
Lorsque tombe la douzième heure,
Au bord des lacs dormants.

Mais toi qui ne voudrais pas être
Platane ou Bouleau, Chêne ou Hêtre,
Ormeau ni Saule creux,
Toi mon essence, toi ma reine,
Si tu veux, tu seras le Frêne,
L'arbre des amoureux.

La femme se modèle en marbre
Dans l'esprit du sculpteur,
Elle est un arbre
Pour le sylviculteur.

SOUHAIT.

Périsse ta beauté fragile,
Source de toutes mes douleurs!
Puisse l'âcreté de mes pleurs
La flétrir ainsi que les fleurs,
La dissoudre comme l'argile!

Que blanchissent tes noirs cheveux
Si fiers de leur reflet bleuâtre!
Que ces deux yeux que j'idolâtre,
Comme des lampes de théâtre,
Au jour naissant perdent leurs feux!

Que les ans plus sûrs que la fièvre
Déchirent enfin mon bandeau!
Qu'ils dévorent ce qui fut beau,
Le duvet qui naît sur ta peau
Et le miel qu'exhale ta lèvre!

Périsse ta douce gaîté,
Ta gaîté bruyante périsse!
Source ou rosée, à mon caprice,

Qu'en un matin elle tarisse
Sous les ardeurs de mon été!

Que je puisse au moins les maudire,
Ces plaisirs qui font mon tourment,
Et ce corps flexible et charmant,
Et les larmes de ton amant,
Et les perles de ton sourire!

Que tout soit perdu sans regret!
Alors, en te voyant paraître,
Les jeunes gens diront peut-être :
« Comment peut-on la reconnaître?
Pourtant naguère on l'admirait. »

Et peut-être alors trouverai-je,
Dans quelque lieu sombre et caché,
Ce calme que j'ai tant cherché,
Je serai le champ défriché
Qui se repose sous la neige.

O ma douleur, ô mes amours,
Pardonne-moi si je blasphème!
Que peut t'importer à toi-même?
As-tu besoin qu'un autre t'aime,
Puisque je dois t'aimer toujours?

L'ÉTOILE ABSENTE.

Les astres indécis
Dans l'espace
Ne sont pas tous assis
A leur place.
Plus d'un soleil a fui
Dans le vide,
Faute d'un point d'appui
Qui le guide.

Que le monde réel
Se dévoile!
Il manque à notre ciel
Une étoile.

L'univers cherche un port
Dans l'abîme,
Ignorant le ressort
Qui l'anime.
Tant qu'il n'est pas sauvé
Du naufrage,
Dieu laisse inachevé
Son ouvrage.

Que le monde réel
Se dévoile!
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Vas-tu toujours manquer
A la voûte,
Astre qui dois marquer
Notre route?
Ou bien annonces-tu,
Près d'éclore,
Soleil de la vertu,
Ton aurore?

Que le monde réel
Se dévoile!
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Que l'âme des humains
Soit meilleure;
Tu prendras nos chemins
A ton heure.
D'en haut tu verseras
La lumière,
Pour appeler d'en bas
La prière.

Que le monde réel
Se dévoile!

Il manque à notre ciel
Une étoile.

Quand montrera son front
L'inconnue,
Les astres salûront
Sa venuè,
Le pôle aura tremblé
Sur un signe;
L'aimant fuira troublé
De sa ligne.

Que le monde réel
Se dévoile!
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Alors un nouveau jour
Nous pénètre;
Notre cœur à l'amour
Se sent naître;
La raison a la foi
Rénnie!
Et, dans la libre loi,
L'harmonie!

Que le monde réel
Se dévoile!
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Brillera-t-il bientôt,
Le mystère,
L'astre qui fait défaut
A la terre?
Cherchez-le, froids penseurs,
Dans vos têtes :
Cherchez-le dans vos cœurs,
O poëtes!

Que le monde réel
Se dévoile!
Il manque à notre ciel
Une étoile.

LA JEUNE FILLE EN DEUIL

Pourquoi toujours en noir,
La jeune fille?
Elle est sans guide et sans famille;
Voilà tout ce qu'on peut savoir.
Toujours en noir!
Si vous lui demandez la cause
De son incurable souci,
Sur ses yeux un voile se pose;
Elle répond ainsi :
« Mon père est mort; ma mère est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir?
Son teint est pâle;
Comme un soupir sa voix s'exhale
Et sans pleurer sait émouvoir.
Toujours en noir!
« J'avais une sœur bien-aimée,
Mon frère était vaillant et fort.
Ainsi s'envole la fumée
Sous le souffle du Nord.

Mon frère est mort, ma sœur est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir?
Son front est sombre;
C'est moins une forme qu'une ombre,
C'est moins un beau jour qu'un beau soir.
Toujours en noir!
« J'aurais porté de cœur et d'âme
Le nom d'un époux adoré.
Je suis veuve avant d'être femme,
Et telle resterai.
Mon cœur est mort, mon âme est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir?
Ses yeux sont mornes.
On sent une douleur sans bornes
Dans une plainte sans espoir.
Toujours en noir!
« Que le vent orageux m'entraîne!
Emportez-moi, flux et reflux!
O mon Alsace, ô ma Lorraine,
Je ne vous verrai plus.
Car ma patrie est morte, morte!
Et voilà le deuil que je porte. »

A UNE ÉTRANGERE.

Tu viens de la contrée
Où l'hiver est sans jour
Et l'été sans soirée,
Et tu veux mon amour.
Alors, belle étrangère,
Tu connaîtras ma loi :
Il faut chérir ma mère,
Pour être aimé de moi.

Ta fortune est trop grande,
Et tu le sais trop bien.
Au pauvre qui demande
Tu ne refuses rien.
Mais le pauvre qui reste
Est oublié par toi :
Il faut être modeste.
Pour être aimé de moi.

Ta parole est farouche,
Et plus d'un trait moqueur
A passé par ta bouche
Sans sortir de ton cœur.

C'est ta gaîté d'artiste
Qui s'épand malgré soi :
Il faut être plus triste
Pour être aimé de moi.

Mais quand je te décrie,
Je t'adore tout bas.
Ta seconde patrie
Est ici dans mes bras.
A mon indifférence
Tu n'ajoutais pas foi :
Quand on aime la France,
On est aimé de moi.

LES DEUX POLES.

Géographie,
Tu nous apprends
Quels sont les degrés différents
Que ton échelle certifie.
Mais à quel degré places-tu
Justice, raison et vertu?
La leçon a son importance.
Du pôle austral
Au boréal,
Quelle distance!
Que de distance
Du clérical
Au radical!

Aux points extrêmes
De ton compas,
L'homme s'arrête et ne peut pas
Sonder les terribles problèmes.
Tout meurt ou plutôt rien ne vit.
Jamais un œil humain ne vit
L'axe où se meut notre existence.

Du pôle austral
Au boréal,
Quelle distance!
Que de distance
Du clérical
Au radical!

Entre les glaces
De ces deux nords
Sont les campagnes et les ports
Que peuplent les diverses races.
Là tout s'anime, tout sourit;
Là sont le charme de l'esprit,
La vie active et l'air intense.
Du pôle austral
Au boréal,
Quelle distance!
Que de distance
Du clérical
Au radical.

Douces contrées,
Climats bénis,
A nos cœurs doucement unis,
Ouvrez vos zones tempérées.
Si nous voulions, dans ce milieu
Seraient la paix, le bien et Dieu.
Que Dieu nous vienne en assistance!
Du pôle austral
Au boréal,

Quelle distance!
Que de distance
Du clérical
Au radical!

L'AME QUI CHANTE.

Elle avait autrefois,
La grande cantatrice,
Cette admirable voix
Qui fit notre délice.

C'était un timbre clair
A l'égal de l'aurore,
Qui s'épandait dans l'air
Comme un parfum sonore.

Elle perdit un jour
Cette fleur sans pareille,
Ce philtre de l'amour
Qui se boit par l'oreille.

Alors elle comprit
Que l'on peut davantage;
Que le cœur et l'esprit
Ont aussi leur langage;

Que les grandes douleurs
Ne sont pas épuisées,

Et qu'il reste des pleurs
Dans les cordes brisées.

Vous ne l'entendrez plus
Chanter les douces choses,
Les refrains superflus
Du printemps et des roses;

Mais elle est mille fois
Plus fière et plus touchante :
Ce n'est plus une voix,
C'est une âme qui chante.

PAUVRES ARTISTES.

1871.

C'en est donc fait ! nous retombons
En pleine barbarie ;
Êtres errants et vagabonds,
Sans lien, sans patrie !
Nous allons du joug des Césars
Aux mains des communistes.
Pauvres beaux-arts !
Pauvres artistes !

Il était, pour les beaux-esprits,
Un seul pays, la France.
Nous avions la cité, Paris.
Paris ! O déchéance !
La parole est toute aux bavards,
La plume aux polémistes.
Pauvres beaux-arts !
Pauvres artistes !

Ils ont été soldats aussi,
Ceux qui, vivant à l'ombre,
N'avaient au cœur autre souci
Que la forme et le nombre.

Ils n'ont pas réclamé leurs parts
Dans vos scrutins de listes.
Pauvres beaux-arts!
Pauvres artistes!

Que leur fallait-il? Le rayon,
La goutte de rosée.
Le ciel n'a plus d'attraction,
La terre est épuisée.
Après la guerre et ses hasards,
Les discordes plus tristes.
Pauvres beaux-arts!
Pauvres artistes!

Adieu, palettes et ciseaux,
Vers et notes futiles;
Comme les fleurs et les oiseaux,
Vous êtes inutiles.
Sous les buissons, obscurs lézards,
Dissimulez vos pistes.
Pauvres beaux-arts!
Pauvres artistes!

ENTRE LYON ET CONDRIEU.

Entre Lyon et Condrieu,
J'ai fait un rêve étrange
Qui s'accomplira, plaise à Dieu,
Si rien ne le dérange.

Je lis sur un grand écriteau :
« Clos et maison à vendre. »
Point de parc et point de château.
Je n'y saurais prétendre.

La façade s'ouvre au matin
Sur la verte campagne;
On aperçoit dans le lointain
Le bleu de la montagne.

J'achèterais, argent comptant,
La maison et la terre...
Je me trouverais si content
D'être propriétaire!

Le capital qu'on y mettrait
Devrait nourrir son maître,

Et rapporter son intérêt...
Davantage peut-être.

J'épouserais quelque Philis
Éclose en ces parages,
Des cheveux d'or, un teint de lis,
Un cœur exempt d'orages.

Nous saurions borner notre soin
A ce petit domaine;
Nous verrions de haut et de loin
La mascarade humaine.

Nous aurions une basse-cour,
L'agréable et l'utile;
Nous enverrions les œufs du jour
Au marché de la ville.

Chacun de nous tiendrait l'emploi
Que son sexe désigne,
En dirigeant, ma femme et moi,
Le mûrier et la vigne.

Elle nourrirait au grenier
Le ver qui fait la soie;
J'entasserais dans mon cellier
Le vin qui fait la joie.

Ils ont ici des arguments
D'une nouvelle espèce :

On dit que, plus on a d'enfants,
Plus on a de richesse.

Je saurais arrondir ainsi
Ma petite fortune.
Qui sait? je pourrais être aussi
Maire de ma commune!

A ce titre, je régnerais,
Sur tous ces bons apôtres;
Marié, je m'occuperais
A marier les autres.

Nous aurions notre banc garni
Dans le chœur de Saint-Jacques,
Nous offririons le pain bénit
Le dimanche de Pâques.

Le joli projet que voilà!
Mais une chose y manque :
Je crois que cette chose-là,
C'est le nerf de la banque;

Peut-être aussi la volonté
Et le cœur à l'ouvrage.
Il est trop tard, enfant gâté,
Pour entrer en sevrage.

Adieu projet, bonheur adieu!
Un souffle vous enlève.
Entre Lyon et Condrieu
J'ai fait un joli rêve.

LES TÊTES COURONNÉES.

Je suis fort en agriculture,
Comme en musique un chaudronnier.
A deux fêtes de la nature,
Je fus convié l'an dernier.
Nombre de bêtes pavanées
Y tenaient les premiers emplois.
Toutes les têtes couronnées
Ne sont pas des têtes de rois.

Le premier concours, la préface,
Fut pour les chevaux et juments.
On a perdu la vieille race
Par d'ingénieux croisements.
Quatre primes furent données
Aux concurrents... ils étaient trois.
Toutes les têtes couronnées
Ne sont pas des têtes de rois.

Par contre, le second comice
Eut ses lutteurs et ses héros :
Quatre béliers, une génisse,
Un veau, deux vaches, trois taureaux.

Dans les cornes enrubannées
Brillaient le laurier et la croix.
Toutes les cornes couronnées
Ne sont pas des têtes de rois.

Mais c'est dans la race porcine
Que je vis les plus beaux sujets.
Nulle forme ne se dessine
Dans ces volumineux objets.
Vingt familles capuchonnées
Firent valoir les mêmes droits.
Toutes les hures couronnées
Ne sont pas des têtes de rois.

Il n'est point de fête agricole
Sans le banquet et les discours;
Mais, quand l'homme prend la parole,
Les animaux braillent toujours.
Les honneurs de ces trois journées
Furent pour les plus fortes voix.
Toutes les bêtes couronnées
Ne sont pas des têtes de rois.

PENSÉES DE L'ABSENT.

Vous demandez si je vous donne
Un souvenir par jour,
Vous qui, du printemps à l'automne,
Retardez mon retour?
Oui, mon esprit, durant l'absence,
Suit son cours le plus doux;
A qui voulez-vous que je pense,
Si je ne pense à vous?

Vous allez en juger vous-même,
Et vous direz après
Si, bon gré, mal gré, l'on vous aime
De loin comme de près.

Le matin envoie à la plaine
L'air virginal des monts :
C'est la saveur de votre haleine
Qu'aspirent mes poumons.
Tout se réveille et tout m'enchante :
Vous me parlez d'amour.
Le pourprier s'ouvre, l'oiseau chante :
Vous m'avez dit : « Bonjour. »

Au hasard je prends ma volée,
Et vous suivez mes pas.
Comment dans une verte allée,
Ne vous verrais-je pas?

Partout s'offre la fleur nouvelle
Ou le fruit parfumé,
Il faut bien que je me rappelle
Le jardin tant aimé.
Je rencontre un pin d'Italie;
Un chêne m'apparaît :
Comment voulez-vous que j'oublie
Notre chère forêt?

Dans chaque chose et dans chaque être
Sont des yeux et des voix
Qui savent partout me connaître
Et parlent à la fois.

L'insecte, ou la mouche qui vole,
Ou le papillon d'or,
Me conte une aventure folle
Dont je souris encor.
La fraise rappelle vos lèvres;
Le miel, votre douceur;
La mauve, qui calme les fièvres,
Votre saine fraîcheur.

Le vent plaintif dit nos alarmes;
L'orage, mes tourments;

La rosée imite vos larmes;
Un écho, mes serments.

Un site me peint votre grâce,
Un lis, votre fierté;
Le pauvre, le pauvre qui passe,
Me dit votre bonté.
Puis, lorsque le soleil se couche,
Ses regards sont vos yeux;
Et mes doigts posés sur ma bouche
Vous ont fait mes adieux.

Et, la nuit, des rêves encore
M'entretiennent d'espoir.
Je vais vers vous avec l'aurore,
Et vous venez le soir.

Ainsi, chaque mois de l'année,
Et chaque jour du mois,
A chaque heure de la journée,
Je vous sens et vous vois;
Ainsi ma pensée, à distance,
Suit son cours le plus doux :
A qui voulez-vous que je pense,
Si je ne pense à vous?

SAMEDI SOIR.

Samedi soir, c'est jour de paye,
Et demain, c'est jour de repos.
En avant, les joyeux propos!
Que toute chaumière s'égaye!
Samedi soir, samedi soir!
Enfants, enfants, demain dimanche!
Femme, demain la coiffe blanche!
Ouvrier, demain le rasoir!

Mais là, dans la pauvre demeure,
La famille du tisserand,
Quatre enfants, mère et mère grand,
Attend déjà depuis une heure;
C'est tarder plus que de raison.
Il ne se peut qu'on se promène,
Quand on a touché sa semaine,
Et que tout manque à la maison.

Vingt francs, la somme est d'importance.
Mais on doit tant! Et puis, on dit

Que pour faire vivre crédit,
Il faut lui donner subsistance.
Il faut payer ici, là-bas,
Deux francs à gauche, un franc à droite.
Le lit s'en va, la table boite...
Le tisserand ne revient pas.

Qui peut l'arrêter de la sorte?
Huit heures ont déjà sonné,
Et, depuis le jour terminé,
La fabrique a fermé sa porte.
Il était si gai ce matin!
Si Pierre était tombé malade?
S'il était!... Non, un camarade
Nous l'eût appris, c'est bien certain.

Encore une heure, encore une heure,
Et Pierre n'est pas arrivé!
Les femmes récitent l'*Ave*.
Un enfant joue, un autre pleure.
Du bruit!... Non, c'est le pauvre chien
Qui dans la rue attend son maître.
Que peut-il faire? Où peut-il être?
On ne voit rien, on n'entend rien.

Enfin, enfin, un pas... Silence!
Quatre voix disent : « Le voici! »
Deux voix répondent : « Dieu merci! »
Au cou du héros on s'élance.

Les petits sautent triomphants,
Les femmes paraissent revivre.
Grand Dieu! Qu'a-t-il fait? Il est ivre!
Pauvres femmes, pauvres enfants!

REGARD EN AVANT.

Quand viendra l'hiver de notre âge,
Si notre roman doit finir,
Si notre amour est un feuillage
Que les vents froids doivent jaunir,
Alors je douterai peut-être
De mes soleils sous les frimas;
Mais toi, toi qui m'as pu connaître,
Tu ne douteras pas.

Vers le couchant de l'existence,
Si je revois notre matin
Décoloré par la distance
Comme un paysage lointain,
Peut-être, vieillard insensible,
Dirai-je : « Ce passé n'est pas;
Ce n'est pas moi, c'est impossible. »
Mais toi, tu le croiras.

Si, quelque jour, à la campagne,
Quand un aveu pousse aux aveux,

Tu racontais à ta compagne
Ce que nous fûmes tous les deux,
Elle te répondrait sans doute :
« Cet amour n'est point d'ici-bas. »
Laisse-la dire, écoute, écoute :
Tu ne le diras pas.

Et moi, si je cherche à comprendre
Comment mes yeux ont pu tenir
Les pleurs que tu m'as vu répandre
Et qui seront ton souvenir,
Peut-être en viendrai-je à me dire :
Non! un homme ne pleure pas,
C'est une erreur, c'est un délire!
Mais toi tu le sauras.

Si, confiants en ma prudence,
Quelques amoureux ingénus
Venaient me faire confidence
De ces tourments que j'ai connus,
Qui m'assure que leur martyre,
Et leurs soupirs, et leurs hélas
N'exciteront pas mon sourire?...
Toi, tu ne riras pas.

Car il faut bien qu'on le confesse,
Hommes légers ou sérieux,
Nous n'avons pas votre tendresse;
Nous aimons plus, vous aimez mieux.

Chez nous, d'autres soins peuvent naître.
Lesquels? Tu ne les connais pas.
Qui sait? Je t'oublîrai peut-être.
Toi, tu te souviendras.

HISTRION.

Histrion que la nature
A suffisamment orné
D'une grotesque figure,
D'un corps grêle et d'un long né,
Cul-de-jatte de la gloire
Sur des tréteaux affermi,
Raconte-moi ton histoire,
Histrion, mon pauvre ami.

Dans un temps de décadence,
Tu dois trouver la faveur
Où l'esprit est en souffrance,
Le burlesque est en honneur.
Triomphe donc à ton aise;
Le Gaulois s'est endormi;
A toi la gaîté française,
Histrion, mon pauvre ami!

Tu gagnes de fortes sommes
(Et c'est justice après tout)

A faire pâmer les hommes :
Les femmes ont plus de goût.
Mais la tienne?... Car toi-même
N'es pas époux à demi!
Te dit-elle qu'elle t'aime,
Histrion, mon pauvre ami?

Si jamais tu deviens père,
Par respect pour tes enfants,
Tu leur cacheras, j'espère,
Tes triomphes décevants.
Accumule dans leur bourse
L'épargne de la fourmi,
Sans qu'ils en sachent la source,
Histrion, mon pauvre ami.

Que souvent tu dois maudire
L'art qui te fait admirer!...
Mais tu nous ferais trop rire,
Si tu venais à pleurer.
Rien ne se lit sur ta face,
Et, si ton cœur a gémi,
Allons, vite, une grimace,
Histrion, mon pauvre ami!

Mais non; le monde t'adore,
Il le dit et tu le sais.
Hier, je t'entendais encore
Te vanter de tes succès.

Je riais de ta faiblesse;
Mais tout à coup j'ai frémi :
Je songeais à ta vieillesse,
Histrion, mon pauvre ami!

TROIS MILLE FRANCS.

Avoir trois mille francs de rente!
Quatre feraient encore mieux;
Mais c'est par trop ambitieux;
J'ai dit trois, et je m'en contente.

Que peut-on demander de plus?
Quoi qu'en ait prétendu Voltaire,
Quand nous avons le nécessaire,
Les autres biens sont superflus.

Certes, avec cette fortune,
Personne ne se piquera
De protéger à l'Opéra
Une danseuse blonde ou brune.

Mais celui qui, sans en douter,
Saurait résoudre ce problème
De se faire aimer pour lui-même,
Aurait le droit de s'en vanter.

Trois mille francs, pour un artiste,
Pour un artiste d'autrefois,

C'est l'été passé dans les bois,
En peintre, en poëte, en touriste;

C'est le voyage de piéton,
Et, lorsque la jambe se lasse,
Le wagon de troisième classe,
Le seul où l'on soit gai, dit-on.

L'hiver, c'est Paris, la grand'ville,
Où l'on fait le mal et le bien,
Où l'on vit de tout et de rien,
Où l'on se montre, où l'on s'exile.

Trois mille francs! On peut toujours
Se payer, si l'on se promène,
Une voiture par semaine
Et des omnibus tous les jours.

Trois mille francs! Vivre à sa guise,
Sans soin de lucre ou de trafic,
Sans besoin de plaire au public
Et de placer sa marchandise!

Travailler seul, selon ses goûts,
N'accepter d'ordre de personne,
Prendre l'éloge qui se donne
Et le succès qui vient à vous!

Trois mille francs! La Providence!
Le pain assuré des vieux jours,

Notre-Dame de Bon-Secours,
La dignité, l'indépendance!

Vivre de peu, telle est la loi :
Les besoins sont la servitude.
Hommes de paix, hommes d'étude,
Venez donc chanter avec moi :

Avoir trois mille francs de rente!
Quatre feraient encore mieux;
Mais c'est par trop ambitieux;
J'ai dit trois et je m'en contente.

LETTRE D'UN AMOUREUX.

Je t'ai quittée hier au soir,
Entre nous, et sans nous voir,
Que de temps et quel espace!
Car, amie, il est certain
Que d'hier soir à ce matin,
C'est deux jours que seul je passe.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Trente fois je t'écrirais,
Que cent fois je te dirais :
Je t'adore, je t'adore!
Que ne puis-je, étant chez moi,
Me penser un peu chez toi?
Chez nous serait mieux encore.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,

Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Ne m'écris pas, si tu veux;
Suis-je assez présomptueux!
Oui, j'ai foi dans ta constance;
Et je t'épargne le soin
De m'en donner, de si loin,
Une nouvelle assurance.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Si le cœur t'en dit pourtant,
Tu m'écriras tant, tant, tant
Que cela pourra te plaire.
Ne te fais pas corriger;
Je veux, sans y rien changer,
Ton orthographe sincère.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Songe que tu m'as promis
De recevoir peu d'amis.
Maintenant que je grisonne,

J'estime que les plus mûrs
Doivent être les plus sûrs.
Moi, je ne verrai personne...

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Au revoir donc, mes amours,
Dans un siècle, dans huit jours!
Voici le mois de novembre.
Ne sors pas, surtout le soir;
C'est la saison de s'asseoir
Les pieds au feu dans sa chambre.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

P. S. — Je rouvre ce pli
Pour réparer un oubli :
Juge de ma maladresse!
En pensant aux vieux amis,
Voilà que j'avais omis
De te donner mon adresse.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

LUTETIA.

Lutetia, chère Lutèce,
Je vais, si vous le permettez,
Avec égards et politesse,
Vous dire quelques vérités.

Car il faut toujours qu'on vous flatte;
C'est un de vos travers anciens.
A moins, à moins qu'on ne vous batte,
Ce qui n'est pas dans mes moyens.

Lutetia, vous êtes femme,
Vos goûts sont légers et divers;
Vous avez sans doute de l'âme,
Mais vous avez surtout des nerfs.

Certes, vous êtes la merveille
D'un pays vivace et vivant;
Mais je puis vous dire à l'oreille
Que vous le dites trop souvent.

Il ne se peut pas qu'on irrite
Votre orgueil, en vous rappelant

Que la pudeur sied au mérite,
Et la modestie au talent.

Vous portez un homme au pinacle,
Vous en faites un demi-dieu;
Et puis ce héros, cet oracle,
N'est plus bon qu'à jeter au feu.

Qu'il vous prenne un petit caprice,
Un petit accès de fureur,
Il faut que la France subisse
Votre sottise ou votre erreur.

Vous croyez être assez savante;
Mais, Lutetia, songez bien
Qu'on ne cesse d'être ignorante
Qu'en avouant qu'on ne sait rien.

Et comment pourriez-vous apprendre
Quand vous prétendez en effet
Qu'ailleurs vous n'avez rien à prendre,
Et que chez vous tout est parfait?

Chez vous, on prise l'apparence
Autant que la réalité,
L'esprit, plus que l'intelligence,
Et le bruit, plus que la gaîté.

Vous êtes folle de spectacles,
De neuf, d'éclatant, de clinquant;

Il faut varier les miracles
Pour vous séduire en vous choquant.

Il faut à votre nourriture
Les plus vigoureux condiments,
Comme à votre littérature
Le sel, le poivre et les piments.

Votre oreille est souvent ouverte
Aux propos scabreux et grivois;
Vous comprenez la langue verte,
Et vous la parlez quelquefois.

Vous, l'élégante, la parée,
Vous commettez votre grandeur
Avec une foule... égarée...
Je prends ce terme par pudeur.

Vous aviez une grande histoire,
De beaux, de superbes moments :
Qu'avez-vous fait de cette gloire
Écrite dans vos monuments?

Une autre eut vos façons hautaines
Dans ses faveurs ou ses mépris;
Les anciens l'appelaient Athènes;
Ils ne connaissaient point Paris.

En ce temps le chant des sirènes
Poussait les esquifs aux brisants;

C'est le destin des souveraines
De perdre tous leurs courtisans.

Vous serez toujours cette amante
A la peau blanche, aux yeux noyés,
Qui vous fascine, vous tourmente,
Et vous tient captif à ses pieds.

Mon crépuscule, mon aurore,
Mon enfer et mon paradis,
En te maudissant, je t'adore,
En t'adorant, je te maudis.

Serment perdu! vaine parole
Qu'on prononce, sais-tu pourquoi?
C'est que pas un ne se console
De ne pas être aimé de toi.

LE BON AMI.

Est-il votre ami, ce bourgeois prospère,
Ce joyeux Gaspard, ce bon compagnon
Sans profession, ni mari, ni père,
Venu par hasard comme un champignon?

On ne dira pas qu'il est sans famille :
Un chacun de lui, réclame un morceau.
Sa parenté gauche en tous lieux fourmille;
Il a plusieurs lits, faute d'un berceau.

On ne dira pas qu'il est égoïste;
Il vit seulement pour et par autrui.
De tous ses amis il a fait la liste;
Il s'occupe d'eux pour penser à lui.

Il les considère à son point de vue,
Souhaitant à tous un bien infini;
Que leur table soit amplement pourvue;
Que soit leur gousset noblement garni!

Pour eux, chaque soir, il fait ses prières :
Que votre faveur ne les quitte pas;

Et de leur chemin écartez les pierres,
Puisque mes souliers entrent dans leurs pas.

Mon Dieu, prolongez leur vie éphémère;
Ma reconnaissance ici les défend.
Ils ont tous pour moi le cœur d'une mère;
Laissez-les veiller sur leur cher enfant.

Car, lorsque Godard, mon vieux camarade,
Devra me quitter, tout bas je me dis :
Où dîneras-tu, cœur triste et malade,
Tous les mercredis et les vendredis?

Et, lorsque Karnac, l'ami de Bretagne,
Partira de là pour monter au ciel,
Où trouveras-tu la verte campagne,
Le cidre du cru, le lait et le miel?

Mon ami Robin a le diabète;
Sa perte est prochaine; il est à deux doigts...
Il ne pourra plus augmenter ma dette,
Ni revoir jamais ce que je lui dois.

Chez l'ami Bertrand la fièvre est latente;
Dans quel triste état le docteur l'a mis!
Ah! puisse sa veuve être bien portante,
Et puissent leurs fils rester mes amis!

Et l'ami Rigaud, surnommé *Bon-Zigue*,
Quand il partira, quel autre nigaud

Me fera gagner ma vie au bésigue?
Mon Dieu, prolongez mon ami Rigaud!

Conservez Durand, mon ami d'enfance,
Durand le bretteur; vous savez pourquoi :
Si je recevais quelque grave offense,
C'est lui qui voudrait se battre pour moi.

Gardez-moi toujours ce franc imbécile,
Ce Colas qui fait valoir mon esprit :
Quand il est présent, j'ai le mot facile,
Et, grâce à nous deux, tout le monde rit.

Et mon vieux cousin, le curé Permesse,
Qu'il vive longtemps pour mon plus grand bien!
Quand je suis chez lui, je vais à la messe;
C'est mon seul moment d'être un peu chrétien.

Veillez sur eux tous, mon Père Céleste;
Dans mon intérêt, prolongez leurs jours;
Donnez-leur l'argent, la chance et le reste,
Gardez-les surtout des autres amours.

Ainsi tous les soirs il plaide leur cause :
Les autres d'abord, et lui le dernier.
Il a tout prévu, hormis une chose,
C'est qu'il pourrait bien partir le premier.

Mais non, il vivra, ce bourgeois prospère,
Ce joyeux Gaspard, ce bon compagnon,
Sans profession, ni mari, ni père,
Venu par hasard comme un champignon.

MON VIN DE CORMATIN.

Le vin que je fais moi-même,
Vous demandez si je l'aime?
J'estime le cormatin,
C'est certain (*bis*),
A l'égal du chambertin,
C'est certain.

Pour comparer l'un à l'autre,
Voulez-vous boire le vôtre,
Moi, le mien?
C'est très-bien.
Qu'on apporte deux grands verres,
Et, comme les vieux trouvères,
Attaquons
Nos flacons.

Le vin que je fais moi-même,
Vous demandez si je l'aime?
Je place mon cormatin,
C'est certain (*bis*),
Au niveau du chambertin,
C'est certain.

Cormatin est une gloire
Du pays de Saône-et-Loire,
Sol divin
Pour le vin.
Et mon clos de l'Hermitage
Est le plus bel apanage
De ce cru
Si couru.

Le vin que je fais moi-même,
Vous demandez si je l'aime?
Oui, vraiment, mon cormatin,
C'est certain (*bis*),
Vaut bien votre chambertin,
C'est certain.

De votre vin chaque goutte
Est une perle qui coûte
Un flacon
De mâcon.
Le mien, liqueur brune ou blonde,
Voulant plaire à tout le monde,
Est moins fier,
Et moins cher.

Le vin que je fais moi-même,
Vous demandez si je l'aime?
Oui, parbleu! mon cormatin,
C'est certain (*bis*),

Vaut mieux que le chambertin,
C'est certain.

A force de boire ensemble,
Nous voilà, toi, ce me semble,
Fatigué;
Moi, très-gai.
A la prochaine rasade,
Tu pourrais tomber... malade,
Compagnon,
Et moi, non.

Le vin que je fais moi-même,
Tu demandes si je l'aime?
Oui, parbleu! mon cormatin,
C'est certain (*bis*),
Vaut mieux que ton chambertin,
C'est certain.

Pourtant, si cela t'arrange,
Nous pouvons faire un échange
Hasardeux
Pour tous deux.
Alors, nous boirons ensemble,
Chantant d'une voix qui tremble,
Toi, le mien,
Moi, le tien.

Le vin que tu fais toi-même,
Tu verras bien si je l'aime.

Maintenant ton cormatin,
C'est certain (*bis*),
Ne vaut plus mon chambertin,
C'est certain!

LA CHATTE MÈRE.

La chatte avait fait cinq petits;
On les a noyés. Pauvre mère!
De quel côté sont-ils partis?
Elle interroge, elle énumère
Les coins, les gîtes éloignés,
De la cave ou de la charmille,
Qu'elle a tour à tour désignés
Pour le berceau de sa famille.

Personne. Pourtant, à sa voix,
Un petit chat du voisinage,
Orphelin de deux ou trois mois,
Par erreur ou par badinage,
Près d'elle accourt tout essoufflé,
A la distraire s'évertue,
Et tire de son sein gonflé
Le lait abondant qui la tue.

Toux deux écoutent triomphants
La voix du sang ou du caprice.
Ils sont redevenus enfants,
Le nourrisson et la nourrice.

Le premier se livre, ignorant...
Mais la mère, s'y trompe-t-elle?
La chatte va toujours flairant
Des absents que sa voix appelle.

COMBAT D'AMOURS.

Un Amour était mon maître;
Par la porte il est entré;
Mais voici qu'à la fenêtre
Un autre Amour s'est montré!

Il vient demander asile
A mon cœur hospitalier.
Faudra-t-il donc que j'exile
Le second ou le premier?

Car la place est trop étroite
Pour un double appartement.
L'un à gauche et l'autre à droite,
Ils se battront constamment.

Parviendront-ils à s'entendre?
Le cas me paraît douteux.
L'un plus vif, l'autre plus tendre,
Ils tiennent bon tous les deux.

Je suis à qui me possède;
Mais, soyez-en convaincu,

Au vainqueur lorsque je cède,
Je m'intéresse au vaincu.

Amours, faites bon ménage
Et triomphez tour à tour :
La nature se partage
Entre la nuit et le jour.

LE SECRET DU BONHEUR.

Je sais un excellent moyen
De vivre heureux et de bien vivre :
Il est aisé, ne coûte rien;
Au même prix je vous le livre.

Suivez-moi dans cette maison
Adossée au petit village;
Elle a le vert pour horizon,
Et pour vêtement un treillage.

C'est la villa d'Académus
Ou le cottage de Socrate;
On y chante des orémus
Où la verve gauloise éclate.

On y vit dans l'air et dans l'eau;
Ce n'est pas là que l'on s'ennuie;
On joue aux boules s'il fait beau;
Le whist est pour les jours de pluie.

On poursuit un docte entretien
Dans le salon, sous la tonnelle;

On y relit le livre ancien
Auprès de la page nouvelle.

Gaîment, bruyamment, poliment,
On cause, on raisonne, on discute.
Chacun défend son sentiment
Sans que jamais on se dispute.

— Mais votre ami, me direz-vous,
A donc un secret? — Sans nul doute.
Tenez, je vous le donne à tous,
Puisqu'on sait le prix qu'il me coûte.

Dans la chaumière ou le château,
A la campagne ou dans la ville,
Apposez un simple écriteau
Au seuil de votre domicile.

Il suffit qu'on lise à propos,
Et surtout qu'on mette en pratique,
L'avis conçu dans ces cinq mots :
ON NE PARLE PAS POLITIQUE.

MON BAROMÈTRE.

J'ai ri, n'étant pas un savant,
De cet instrument, faux prophète,
Qui prédit la pluie en plein vent,
Et le calme en pleine tempête.
Mais celui que j'ai maintenant
Est d'une justesse incroyable;
Mon baromètre est surprenant,
Il est toujours à variable.

Nul n'est parfait de tout côté :
Le mien a, comme baromètre,
Le défaut de sa qualité,
Celui de ne pas se connaître.
Il prétend qu'hier vaut demain,
Que tout mauvais cas est niable.
Il dit : « Je suis l'esprit humain »,
Il est toujours à variable.

Les autres déroutent les gens
Par des alarmes ridicules,
Ou bien, par leurs airs engageants,
Ils leurrent les bourgeois crédules.

On voit monter l'aiguille; mais
Survient une baisse effroyable.
Le mien ne ment jamais, jamais :
Il est toujours à variable.

Docteur Tant-Pis, docteur Tant-Mieux,
Homœopathes, allopathes,
Politiques, ambitieux,
Tribuns, flatteurs à quatre pattes,
Venez consulter tour à tour
Ce trébuchet impitoyable :
Vous verrez que, même en amour,
Il est toujours à variable.

Faut-il rester, faut-il partir?
Faut-il monter, faut-il descendre?
L'homme est-il créé pour sentir?
L'homme est-il créé pour comprendre?
L'humanité veut avancer;
Mais l'aiguille appartient au diable.
En vain voudrait-on la pousser,
Elle est toujours à variable.

L'ARBRE VERT.

Deux oiselets, mâle et femelle,
Épris d'un mutuel amour,
Voulurent choisir pour séjour
Un arbuste à feuille éternelle.

Ils s'avisèrent d'un thuya
(Cet arbre est vert toute l'année).
Sur la branche prédestinée
Le nid solide s'appuya.

Leurs collègues du voisinage,
Peu soucieux de l'avenir,
Sur les arbres prompts à jaunir
Avaient établi leur ménage.

Au contraire, nos amoureux,
De leur avenir économes,
Raisonnaient ainsi que les hommes,
Et se trompaient aussi bien qu'eux.

Ils se disaient que tous les autres,
Dès que les feuilles tomberaient,

Sans asile se trouveraient,
Tandis qu'eux, les malins, les nôtres...

Mais quand furent nés les petits,
L'arbre avait toute sa verdure,
Le nid pendait dans la ramure,
Et les oiseaux étaient partis.

L'ARTISTE ET L'OISEAU.

Quand vous voyez la troupe ailée
Des oiseaux prendre leur volée,
Aller de buissons en buissons,
Se rassembler, pigeons fidèles,
Fendre l'air, hirondelles,
Ou voltiger, pinsons;

Quand vous aimez à les entendre
Lancer leur note gaie ou tendre,
Rossignols, bouvreuils ou linots,
Donner leurs trilles, alouettes,
Ou gazouiller, fauvettes,
Ou piailler, moineaux;

Vous n'avez pas demandé l'âge
De ce monde libre et volage;
Sa jeunesse dure toujours.
Durant l'hiver elle sommeille;
Mais le printemps réveille
Ses chants et ses amours.

L'artiste n'est-il pas de même?
Il vole, il plane, il chante, il aime;
L'art est pour lui le renouveau.
Il vit à l'air et meurt en cage.
L'artiste n'a pas d'âge;
Il est comme l'oiseau.

LA BALANCE.

Un sage avait, dans le silence,
Construit un étrange appareil,
Un vrai chef-d'œuvre, une balance
Précise comme le soleil.

Il se disait : Je veux connaître
Ce que je suis, ce que je vaux;
Dans ces deux plateaux je vais mettre :
Là, mes vertus; là, mes défauts.

Il fit les deux parts équitables;
Mais quand il voulut soulever
Le fléau portant les deux tables,
Il n'y put jamais arriver.

Les voisins, les gens de passage,
Se donnaient, entre leurs repas,
Le plaisir de peser un sage;
L'inventeur seul ne le put pas.

Égal se pose le problème
Au lettré comme à l'ignorant :
On ne peut se peser soi-même;
Pour les autres, c'est différent.

LA PRINCESSE JULIE.

La princesse russe Julie,
Plante du Nord, fleur des frimas,
Fut atteinte d'une folie
Assez commune en ces climats.

Dans ses campagnes de touriste,
Toujours courant et voyageant,
Elle s'éprit d'un jeune artiste,
Célèbre, mais presque indigent.

Elle alla seule et d'elle-même
Le trouver, lui tendit la main
En disant : « Mon cher, je vous aime;
Voulez-vous m'épouser demain? »

— « Si je veux !... Mais, pardon, madame,
Vous êtes riche, à ce qu'on dit.
Moi, je n'ai rien. Le monde blâme
L'homme que l'amour enrichit.

» Oh! si j'étais de votre caste,
Je dirais : Oui, mais je dis : Non.

La pauvreté doit être chaste,
Je ne ternirai pas mon nom. »

On dit que la princesse altière
S'était enfuie on ne sait où,
Pour léguer sa fortune entière
Aux pauvres Français de Moscou.

Un soir, chez l'artiste rebelle,
Elle entra comme un revenant.
« Ami, je suis pauvre, dit-elle,
Tu peux m'épouser maintenant. »

ART ET LIBERTÉ.

A Louis Gallait.

« D'où viens-tu, dis-moi, jeune et pauvre artiste,
De feutre coiffé, de haillons vêtu,
Avec ta viole, avec ton air triste,
Dis-moi, d'où viens-tu? »

— « Pauvre, tu l'as dit, sans pain et sans gîte,
Je vais au hasard, ainsi qu'un bandit.
Le jour naît trop tard, la nuit vient trop vite.
Pauvre, tu l'as dit.

» Riche si tu veux, car j'ai le génie;
Un frisson divin court en mes cheveux,
Ma tête à mes doigts dicte l'harmonie.
Riche si tu veux!

» Je n'ai rien voulu des succès du monde,
De l'or qui devient un maître absolu.
Perds-toi dans les airs, note vagabonde!
Je n'ai rien voulu.

» Sur les grands chemins, en pleine nature,
La manne du ciel tombe dans mes mains;
Il faut que l'oiseau trouve sa pâture
Sur les grands chemins.

» Sans rien demander, je charme et console,
J'accorde les cœurs que je sais guider.
Du premier passant j'accepte l'obole,
Sans rien demander.

» Art et liberté! telle est ma devise.
J'ai l'orgueil amer de la pauvreté,
Et sur mes écrits il faudra qu'on lise :
Art et liberté! »

COMME ELLE.

Il me plaît de vous comparer
A la beauté surnaturelle;
Laissez-moi donc vous admirer
Comme une madone, ou comme Elle.

Quand vous courez dans la forêt,
Votre pied semble avoir une aile;
Vous touchez le sol à regret,
Comme la gazelle, ou comme Elle.

S'il vous arrive de chanter,
Au balcon ou sous la tonnelle,
On se prend à vous écouter
Comme la fauvette, ou comme Elle.

Quand vous errez parmi les fleurs
Qu'entr'ouvre la saison nouvelle,
Vous mêlez le sourire aux pleurs
Comme la rosée, ou comme Elle.

Mais que vous soyez pour nous tous
Rosée ou fauvette, ou gazelle,
Vous savez bien qu'Elle, c'est vous,
Et je sais bien que vous, c'est Elle.

L'EXTÉRIEURE D'ESPAGNE

Air : *Du plus grand des grands-ducs.*

C'était à vingt ou vingt et quart,
Et je me disais : « Sans désastres,
Il surviendra bien un écart
Qui me donnera quelques piastres. »
Allez donc bâtir des châteaux
Dans ce pays d'anticocagne :
J'ai placé tous mes capitaux
Dans l'Extérieure d'Espagne.

Je me disais qu'un fonds d'État
Un jour ou l'autre doit reprendre.
Avec le moindre résultat
Je m'empresserais de revendre.
Les carlistes sous leurs manteaux
Remportent *un four* de campagne.
J'ai placé tous mes capitaux
Dans l'Extérieure d'Espagne.

On dit que Bismarck, notre ami,
Nous élève sous sa férule

Un Hohenzollern et demi
Pour le bien de la Péninsule.
Qu'il nous rende ainsi les métaux
Tirés des coffres d'Allemagne.
J'ai placé tous mes capitaux
Dans l'Extérieure d'Espagne.

Si j'étais duc de Montpensier,
Ou don Carlos, ou don Alphonse,
Ou général, ou brigadier,
Ou fils de nonce ou d'internonce,
J'estimerais au même taux
Le trône espagnol et le bagne.
J'ai placé tous mes capitaux
Dans l'Extérieure d'Espagne.

LA ROSE D'ANJOU.

— Quoi?

— Quoi!
Vous osez demander pourquoi
Je me révolte et je m'indigne?
C'est une tyrannie insigne,
Madame, et vous riez de moi.
Vous tourmentez un cœur sensible,
En lui demandant l'impossible.
— Hein?

— Hein?
Je crois que vous avez dit : « Hein? »
Jean, votre jardinier, vous mande
Qu'un rosier nouveau de Hollande
A fait une rose, hier matin,
Dans votre serre, à la campagne,
En Anjou, près de la Bretagne...
— Bon.

— Bon?
Alors vous trouvez qu'il est bon,
Et juste et naturel, sans doute,

Qu'à l'instant je me mette en route,
Par un ciel noir comme charbon,
Pour vous rapporter (quelle gloire!)
Une fleur des bords de la Loire?
— Soit.

— Soit!
J'entends bien; vous avez dit : « Soit. »
Plus absurde est votre caprice,
Plus il faut qu'on vous obéisse.
Voyez si cela se conçoit :
Obliger un homme de lettres
A faire sept cents kilomètres!...
— Mais...

— Mais?
Eh bien, que veut dire ce « Mais »?
S'il vous faut des roses quand même,
En pleine saison de carême,
J'en aurai, je vous le promets;
J'en vais chercher une centaine
Au marché de la Madeleine.
— Non.

— Non?
En effet, j'attendais ce « Non ».
Chose possible est importune.
Si je vous apportais la Lune,
Vous me demanderiez Junon.

Omphale a besoin d'un Hercule
Dévoué jusqu'au ridicule.
— Oui.

— Oui?
A la bonne heure! Dites : « Oui »!
Pour le coup, je perds contenance.
On n'a pas plus d'impertinence!
C'est insensé, c'est inouï!
Et vous croyez que l'on vous aime?
Adieu! Je vais à l'instant même...
— Où?

— Où?
Vous osez me demander où?
Parbleu! Je vais chercher la rose
Qui depuis hier est éclose
Dans votre jardin de l'Anjou.
Faut-il aller plus loin encore?
En Chine? On part; on vous adore

LE FACTEUR RURAL.

La blouse bleue à collet rouge
Qui toujours bouge, bouge, bouge
D'un mouvement égal,
Le grand balancier qui circule,
Régulier comme une pendule,
C'est le facteur rural.

Celui-là n'aura pas la goutte;
Le matin, il se met en route
Pour revenir le soir.
Chargé de journaux et de lettres,
Il fait ses trente kilomètres
Sans un instant s'asseoir.

Il accomplit dans la journée,
Comme la terre, sa tournée,
Par le ciel sombre ou clair.
Indifférent à la souffrance,
Il est le seul homme de France
Qui n'ait pas froid l'hiver.

Par la crotte ou par la poussière,
Il va de maison à chaumière;

Il arrive au château.
C'est là qu'on puise un peu d'haleine
Dans un broc de vin indigène
Qui ne souffre pas l'eau.

Reprends ta boîte et ton courage;
Il faut arpenter le village.
Monte au vieux prieuré,
Et remets à dame Thérèse
Le mandement du diocèse
Pour monsieur le curé.

Voici les paquets d'habitude
Pour le notaire en son étude,
Affiche et mise à prix;
Le journal de monsieur le maire,
Et, pour l'instituteur primaire,
Un livre de Paris.

Voici la couturière assise :
« Bonjour, facteur. — Bonjour, Élise.
— N'avez-vous rien pour moi?
Pas aujourd'hui, demain peut-être. »
Elle referme sa fenêtre,
Comme prise d'effroi.

Voici l'élégant du village,
Guettant le courrier au passage.
« N'avez-vous rien pour moi?
— Non. Si cela vous mécontente,

Allez à la poste restante;
On vous dira pourquoi. »

« Jean, si quelque chose te manque,
Veux-tu voir un billet de banque,
Valeur cinquante francs?
C'est pourtant une fière chance
D'avoir un fils absent, qui pense
A ses bons vieux parents. »

« Pour vous, madame l'aubergiste,
Vingt francs de la part de l'artiste
Nourri, logé, blanchi.
— Paul, donne-moi trente centimes;
C'est un ami des plus intimes
Qui n'a pas affranchi. »

« Pour vous, père La République,
Le soldat vous écrit d'Afrique.
Lisez ça, mon ancien.
— Je ne sais pas lire; c'est triste;
Mais s'il écrit, c'est qu'il existe;
S'il existe, il va bien. »

— « A vous, Nanon, veuve Granville,
Ce papier timbré de la ville.
C'est du Crédit foncier.
Pour une veuve sans défense,
Il n'est de pire connaissance
Qu'un pareil créancier. »

Facteur, prends le sentier, sois preste.
Il faut aller tant qu'il en reste,
Ici, là-bas, plus loin,
A l'autre bout de la vallée,
Jusqu'à la maison isolée
Qui blanchit dans son coin.

Ainsi, dans sa marche éternelle,
Les traits que son carquois récèle
De tous côtés s'en vont.
C'est une boîte de Pandore;
Ce qu'elle contient s'évapore;
L'espérance est au fond.

L'ombre s'allonge, le jour baisse.
Le soleil, luttant de vitesse,
Décline à l'horizon.
Il disparaît sous la montagne.
Comme lui, le facteur regagne
Sa nocturne maison.

LE LANSQUENET.

Entrez; c'est ici que se joue
Le lansquenet intelligent.
La Fortune a toujours sa roue...
Va te promener, mon argent!

Banque ouverte et table servie;
Voici la victime et l'agent;
C'est une image de la vie...
Va te promener, mon argent!

Tout ou rien! Qu'on perde ou qu'on gagne,
Il faut courir au plus urgent.
Banco pour le nord de l'Espagne!
Va te promener, mon argent!

Fi de la première hypothèque!
Tout soldat veut être sergent;
Tout curé veut mourir évêque.
Va te promener, mon argent!

Nous avons peut-être un confrère
A l'esprit vif et diligent :

Fondons un recueil littéraire.
Va te promener, mon argent!

Il a fait quelques poésies;
Son début fut encourageant.
Banco pour ses œuvres choisies....
Va te promener, mon argent!

Accomplissons un sacrifice :
Au pauvre il faut être indulgent.
Banco! C'est lui rendre service.
Va te promener, mon argent!

Pour celui-ci, je le crois riche;
A l'emprunt il est exigeant.
Banco! Se peut-il bien qu'il triche?
Va te promener, mon argent!

Plus d'un avocat de tribune
Sut jadis, en nous dirigeant,
Nous attacher à sa fortune...
Va te promener, mon argent!

Merci de sa foi politique!
Le pouvoir est trop engageant.
Banco pour fen Caton d'Utique...
Va te promener, mon argent!

Pour n'être pas millionnaire,
Autant vaut rester indigent.

Banco pour mon propriétaire!
Va te promener, mon argent!

Banco pour les anciens régimes,
Louis quatorze et le Régent!
Banco pour les rois légitimes!
Va te promener, mon argent!

J'aimais autrefois une femme
Que je connus en voyageant.
Elle m'avait volé mon âme.
Va te promener, mon argent!

Tout se comprend et tout s'explique :
J'ai cru fidèle un cœur changeant.
Banco pour la dame de pique!
Va te promener, mon argent!

ARACHNÉ.

Vous souvient-il, Égérie,
De la fable d'Arachné?
Tout était allégorie
Dans un monde suranné.

Mais l'histoire naturelle
N'est pas toute dans Buffon.
Souffrez que je vous rappelle
La fille de Colophon.

Elle défia Minerve
Et la vainquit par malheur.
Que le destin vous préserve
D'avoir un pareil honneur!

Car la déesse indignée,
D'un coup de fuseau, changea
Sa rivale en araignée :
L'envie existait déjà.

Depuis, Arachné va tendre,
Dans le bosquet reverdi,

Le filet où doit se prendre
L'insecte au vol étourdi.

Traînant sa navette agile
Dans des cercles réguliers,
Matin et soir, elle file
Le linceul des prisonniers.

Voyez, une mouche y tombe;
Elle se débat encor;
Autant ferait la colombe
Sous la serre d'un condor.

Dans les mailles délicates,
Elle est prise, tête et corps,
Tête et corps, ailes et pattes.
L'araignée accourt alors.

Elle enlace sa victime
D'un fil puissant et léger.
Pauvre mouche, en quel abîme
Viens-tu donc de te plonger?

Par une étroite blessure
Le vampire boit ta chair;
Tu seras sa nourriture,
Son jouet pendu dans l'air.

. . . . . .

Ne plaindrez-vous pas, madame,
Le sort d'un pareil martyr?
Croyez-vous que de la trame
Il puisse jamais sortir?

Eh bien, vous fermez la bouche;
Car vous avez deviné
Que si j'étais votre mouche,
Vous seriez mon Arachné.

LE TROU DE L'AIGUILLE.

Si j'étais fil de lin ou de coton,
Je sais une certaine fille
Qui me ferait, selon le vieux dicton,
Passer par le trou d'une aiguille.

Coton et lin sont produits végétaux
Qui ne brillent pas par la feuille;
On les cultive avec des capitaux,
Puis on les cueille.

Si j'étais fil de lin ou de coton,
Je sais une certaine fille
Qui me ferait, selon le vieux dicton,
Passer par le trou d'une aiguille.

Ils sont cueillis, le lin et le coton;
On les loge à la même enseigne :
On les décrasse, on les traite au bâton,
Puis on les peigne.

Si j'étais fil de lin ou de coton,
Je sais une certaine fille
Qui me ferait, selon le vieux dicton,
Passer par le trou d'une aiguille.

Ils sont peignés, le coton et le lin;
Un double rouleau les regarde.
Ils entrent là comme blés au moulin;
Puis on les carde.

Si j'étais fil de lin ou de coton,
Je sais une certaine fille
Qui me ferait, selon le vieux dicton,
Passer par le trou d'une aiguille.

Il sont cardés, le lin et le coton.
Leur nappe en ruban se profile,
Court, s'amincit, s'allonge en mirliton;
Puis on les file.

Si j'étais fil de lin ou de coton,
Je sais une certaine fille
Qui me ferait, selon le vieux dicton,
Passer par le trou d'une aiguille.

Je suis cueilli, peigné, cardé, filé,
Réduit à rien, ombre, squelette,
Citron pressé, raisin sec et foulé,
Chiffon qu'on jette.

Car j'étais fil de lin ou de coton,
Et j'ai connu certaine fille
Qui me faisait, selon le vieux dicton,
Passer par le trou d'une aiguille.

LE CYGNE.

Enfant, tu regardes le cygne
Sur cette eau cingler en glissant,
Et tracer une double ligne
Qui va s'élargissant.

A sa blancheur, à sa noblesse,
Tu juges qu'il a des regrets
Si son vol épuisé le laisse
A nos sombres marais.

Tu crois que la neige et l'écume
Doivent être ses aliments,
Et qu'il faut pour baigner sa plume
L'azur des lacs dormants.

Mais non; l'eau trouble et délétère,
L'aliment vil et sans fraîcheur,
Conspirent pour que rien n'altère
Sa suprême blancheur.

Enfant, tu connaîtras la vie;
Tu verras des hommes méchants

Verser le fiel de leur envie
Sur tes nobles penchants.

Pardonne au jaloux qui t'observe;
Bénis le sceptique railleur.
Que toute inimitié ne serve
Qu'à te rendre meilleur.

Si parfois leur haine t'indigne,
Pense à l'emblème de l'oiseau :
Toute chose fait blanc le cygne;
Tout rend noir le corbeau.

Fais sortir les fleurs de la fange
Et le diamant du charbon.
Du mal ainsi le bien se venge.
C'est si bon d'être bon!

VIN ORDINAIRE.

Tu ne viens pas de la côte dorée
Qui de Dijon court jusqu'au Beaujolais.
Tu n'es pas né dans la plaine altérée,
Où le médoc mûrit pour les Anglais.
Un nom pompeux ne te fait pas connaître;
Tu n'as pas eu de médaille au concours.
Tu resteras aux bords qui t'ont vu naître,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Tu n'auras pas la toilette de cire
Ni le bouchon qui marque un cru choisi,
Le verre étroit où le vin se désire,
Ni le flacon artistement moisi.
Tu n'auras pas les atours de rencontre
Qu'une coquette appelle à son secours.
Un cœur fidèle à découvert se montre,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Nos goûts changeants et notre humeur légère
Sous d'autres cieux nous ont souvent conduits.

Est-ce à prouver que la terre étrangère
Passe pour nous avant notre pays?
On est séduit par un esprit qui brille;
On va humer l'air parfumé des cours;
Puis on revient au foyer de famille,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Vin naturel, vin loyal, vin sincère,
Tu viens me rendre un lointain souvenir :
J'eus un ami; sa mémoire m'est chère;
Il est parti pour ne pas revenir.
Mais il avait ta gaîté familière,
Ton goût modeste et ton simple discours.
J'ai son portrait; il reçoit ma prière,
Le vieil ami, l'ami de tous les jours.

Notre existence a ses heures d'ivresse
Où le soleil est plus vif et plus chaud.
On croit trouver dans une main qu'on presse
Un point d'appui pour s'élever plus haut.
On veut la gloire; on croit seul être digne
De ses faveurs et non de ses retours...
Heureux celui qui cultive ta vigne,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Ils sont partis, les hôtes de nos fêtes,
Comme on levait la nappe du festin.
Les fleurs de mai dont ils ornaient leurs têtes
Se flétrissaient au brouillard du matin.

Ils sont partis. Le précepte d'Ovide
Serait-il vrai? Non, près de toi j'accours.
Le ciel est noir; la maison n'est pas vide,
Mon vieil ami, l'ami de tous les jours.

UN MARI COMME TANT D'AUTRES.

Ma femme était presque une enfant;
Je l'ai formée à mon école.
Entre mes mains la réchauffant,
J'ai pétri cette cire molle.
Je suis son arbitre, sa loi,
Son régulateur, son programme;
Elle n'existe que par moi :
Je m'occupe tant de ma femme!

Ma femme n'a plus un désir,
Une parole, une pensée;
Elle n'a jamais à choisir :
Toute chose est par moi fixée.
Elle a compris sa nullité,
Et jamais elle ne réclame
La moindre part d'autorité :
Je m'occupe tant de ma femme!

Quelle qu'en soit l'occasion,
Elle n'a pas un mot à dire;
Jamais, sans ma permission,
Elle ne songerait à rire.

Dans l'ordre physique ou moral,
Il n'est pas un point, pas un gramme
Qui ne m'appartienne intégral :
Je m'occupe tant de ma femme!

Je gouverne son cœur, son corps,
Ses toilettes et sa cuisine :
C'est une poupée à ressorts,
Une ingénieuse machine.
J'ai su si bien la performer
Que je doute qu'elle ait une âme.
Jugez comme elle doit m'aimer!
Je m'occupe tant de ma femme!

. . . . . .

Celui qui s'exprimait ainsi
Est un mari comme tant d'autres.
Il oubliait qu'en ce temps-ci
On n'écoute plus les apôtres.
Ne sais ce qui doit arriver;
Mais je rirais bien, si la dame
Venait un jour à lui prouver
Qu'il s'occupait trop de sa femme!

VERS ET PROSE.

« Isabelle, chère Isabelle,
Disait un poëte amoureux,
Je cherche une forme nouvelle,
Des termes choisis et nombreux,

» Pour exprimer combien je t'aime,
Pour énumérer tes appas :
Ce serait trop peu d'un poëme,
La langue n'y suffirait pas.

» Je voudrais te bâtir un temple
Qui pût notre amour contenir,
Et l'on citerait notre exemple
Aux amoureux de l'avenir.

» Je mettrais dans une balance
Là l'univers et là mon cœur,
Si tu la soulevais, je pense
Que mon côté serait vainqueur.

» Comprends-tu que si mon génie
Se confond avec ta beauté,

Nous formerons une harmonie
Où l'un par l'autre est complété? »

Que pouvait répondre Isabelle
A ce trop poétique amant?
« Je n'y comprends rien, lui dit-elle,
Mais je t'aime tout simplement. »

AU SIÈCLE OU NOUS SOMMES.

Air : *Au clair de la lune.*

Au siècle où nous sommes,
Mon ami Pierrot,
Nous cherchons des hommes,
Pour leur dire un mot.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

De bons camarades
Parmi les acteurs,
De riches malades
Pour ces chers docteurs.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des avoués probes
Évitant les frais,
Des tailleurs en robes
Chastes et discrets.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des marchands d'étoffes
Aunant largement,
Et des philosophes
Vivant simplement.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des amants fidèles
Jusques au trépas,
Et des hirondelles
Qui n'émigrent pas.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des enfants dociles,
Doux, obéissants,
Et des crocodiles
Ayant du bon sens.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des amis sincères,
Des esprits prudents,
Des aigles sans serres,
Des renards sans dents.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des célibataires
Regrettant l'hymen,
De parfaits notaires
Forts en droit romain.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des huissiers crédules,
D'aimables butors,
Et des somnambules
Trouvant des trésors.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des propriétaires
Coulants au loyer,
Et des locataires
Ardents à payer.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des hommes de lettres
Sachant se tenir,
Et des baromètres
Disant l'avenir.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des libres penseuses
Pleines de candeur,
Et des blanchisseuses
Item de pudeur.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

Des agents de change
Faisant des transferts
Du Danube au Gange,
Sans être couverts.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

De bons politiques,
De bons avocats,
De bons domestiques,
De bons scélérats.

Il en est peut-être,
Mais si peu, si peu!
Faites-les connaître,
Pour l'amour de Dieu.

HANNETON, VOLE.

« Allons, disait la troupe folle
Des enfants cruels en leurs jeux,
Allons, hanneton, vole, vole,
Réveille-toi donc, paresseux ! »

Et l'insecte, entr'ouvrant son aile,
Cherche à secouer sa torpeur.
Son vain effort se renouvelle
Sans succès, et non sans douleur.

Enfin il bourdonne, et s'enlève.
Il vole !... Mais un fil léger
L'arrête, et, comme un ballon crève,
Sur le sable il va naufrager.

Il s'élève encore et culbute
Au grand plaisir des spectateurs.
Alors, tout meurtri de sa chute,
Il dit à ces enfants rieurs :

« Je suis l'artiste, le poëte,
Le philosophe, le savant.

J'étais caché dans ma retraite,
Moitié dormant, moitié rêvant.

» Vous venez, d'un propos frivole,
Mettre le trouble en mes esprits;
Allons, dites-vous, vole, vole!
Imagine, peins, chante, écris!

» Et lorsqu'à des hauteurs nouvelles
Je crois atteindre, aidé par vous,
Vous venez me briser les ailes,
En me disant : Amuse-nous! »

LA VEILLE DU DÉPART.

Nous allons nous quitter, peut-être
Pour ne plus nous revoir.
Je sens se fondre tout mon être,
De désespoir.

Quel maître peut ainsi d'un geste
T'arracher de mes bras?
L'exilé, c'est celui qui reste,
Et tu t'en vas.

Nous serons aux deux bouts du monde,
Entre nous les déserts,
La barrière des monts, et l'onde
Des vastes mers.

Une lettre terne et glacée
Sera le seul témoin
De notre secrète pensée,
De loin en loin.

Un portrait, un bout de dentelle
Par tes larmes froissé,
Seront la relique mortelle
D'un temps passé.

Est-ce ta pensée ou la nôtre
Qui vient à moi s'offrir?
C'est que l'un de nous, avant l'autre,
Devra mourir.

Le trépas, dit-on, nous convie
Au même et dernier port;
Mais quelle sera notre vie
Après la mort?

Notre ciel sera-t-il le même?
Le saurons-nous jamais?
Je sais seulement que je t'aime...
Que je t'aimais.

O souvenance anéantie!
Avenir plein d'effroi!
Je te voudrais déjà partie...
Pardonne-moi.

Le soldat qui marche au supplice
Abrége ses adieux :
« Au cœur! dit-il; qu'on en finisse!
Et faites feu! »

Qu'il te souvienne de la veille
D'un départ sans retour.
Que pas un bruit ne me réveille
Au dernier jour.

LE JOUR DU DÉPART.

Nous subissions notre martyre,
Près de nous séparer.
Elle me dit dans un sourire :
« Pourquoi pleurer?

» Notre roman fut sans alarmes
Jusqu'au dernier moment.
Faut-il en gâter par des larmes
Le dénoûment?

» Amour, passion ou poëme,
Tout fut de bon aloi,
Et j'étais sûre de moi-même
Comme de toi.

» Plus tard serait venu le doute,
Peut-être le souci :
Aujourd'hui, je suis à toi toute;
Je pars ainsi.

» Suppose mon indifférence,
Mes remords, tes regrets;
Jocelyn retrouvant Laurence :
Et puis, après?...

» Suppose Werther et Charlotte
A la fin s'unissant;
Lui raisonnable, elle, dévote,
Et vieillissant!

» Évitons l'heure douloureuse
Des pénibles aveux.
Regarde-moi : je suis heureuse.
Sois donc heureux.

» — Oui, tu dis vrai, ma bien-aimée;
Tu le veux, demeurons
Sur la page à demi fermée;
Nous relirons.

» Nous tenons la tige fleurie,
Parfum, forme et couleur.
La séve se serait tarie :
Cueillons la fleur.

» Nous avons bu la poésie
D'une lune de miel.
Nous avons vidé l'ambroisie :
Laissons le fiel.

» Nous avons eu la nuit sereine
Et la splendeur du jour.
Séparons-nous en lune pleine,
En plein amour!... »

COMPLAINTE DES DIX CENTIMES.

Air : *Tu t'en vas et tu nous quittes.*

Il était un vieux bonhomme
Du temps d'Hérode l'Ancien.
Il avait habité Rome,
Et passait pour bon païen :
Ses amis les moins intimes
S'assemblaient pour l'écouter.
En voilà pour dix centimes.
Laissez-moi vous raconter...

Qu'il était une matrone
Aussi vieille que le vieux;
Elle avait une couronne,
Des écus et des aïeux.
A des noces légitimes
Ils daignèrent s'inviter.
En voilà pour dix centimes.
Laissez-moi vous raconter...

Qu'il était un roi d'Espagne
Non élu par les cortès
Qui désirait pour compagne
Prendre Fernanda Cortez.
Il lui dit : « Si tu m'estimes,
Tu n'as rien à souhaiter. »
En voilà pour dix centimes.
Laissez-moi vous raconter...

Qu'il était un fils de France
Qui vit encore aujourd'hui,
Qui nourrissait l'espérance
De rentrer enfin chez lui.
Alors nous y consentîmes
Pour le mieux persécuter.
En voilà pour dix centimes.
Laissez-moi vous raconter...

Qu'il était une cohorte
De gens prêts à se montrer.
Mais quand elle ouvrit la porte,
Il ne voulut pas entrer.
Ses amis furent victimes
De leur zèle à l'exciter.
En voilà pour dix centimes.
Laissez-moi vous raconter...

Qu'il était des imbéciles
(On en rencontre partout)

Qui dans ces rimes faciles
N'avaient rien compris du tout.
Lisez le journal *the Times;*
Vous y pourrez constater...
En voilà pour dix centimes.
Je n'ai plus rien à conter.

LE BAIN DES CHARBONNIERS.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Il perd, devant neuf camarades,
Un pari contre Jean-François;
C'est lui qui doit donc à son choix
Payer dix régalades.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Vous pensez qu'il voulut conduire
Toute la bande au restaurant,
Pour manger quatre heures durant?
Allons, vous voulez rire.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Il n'est pas de la même étoffe
Que tous les autres Auvergnats :

Boire et manger, cela n'est pas
L'affaire de Christophe.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Il connaît bien d'autres histoires;
Il paya, pour nos dix écots,
Dix bains, dix vrais bains, dix bains chauds,
Dix bains dans dix baignoires.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Il nous mena dans une agence
Grande comme un estaminet;
Chacun avait son cabinet,
Pour garder la décence.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Je ne savais comment m'y prendre,
Je croyais entrer dans un puits;
Je mets un pied, deux pieds, et puis
Je me laisse descendre.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Quand je m'enfonçai dans ma stalle,
Il s'y fit un bouillonnement;
Mais je n'y restai qu'un moment :
Je n'aime pas l'eau sale.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers,

Je m'habille; on frappe à ma porte;
J'ouvre et je trouve devant moi
(Je n'ai jamais bien su pourquoi)
Du linge qu'on m'apporte.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Puis je rejoins la compagnie;
Plus d'un pensait, dans le salon,
Qu'un dîner eût été plus long;
La chose était finie.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Je n'ai pas bien pris la manière,
Les autres étaient plus soignés;
Faut croire qu'ils s'étaient baignés
La tête la première.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Puis nous revînmes sans rien dire ;
On nous voyait venir de loin,
Et les blanchisseuses du coin
Se sont mises à rire.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Puis dans nos maisons nous rentrâmes
Si reluisants de propreté
Que cinq ou six n'ont pas été
Reconnus de leurs femmes.

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Et voici ce que dit Christophe :
« Se laver, souvenez-vous-en,
Le corps et l'âme une fois l'an,
C'est d'un vrai philosophe. »

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

RETOUR DE VOYAGE.

L'oiseau qui jadis s'envola
Est enfin rentré dans sa cage.
Le voici, te voilà!
Raconte-moi ton long voyage.

Ne te livre pas à demi :
Fais-moi toutes tes confidences.
Ta femme devient ton ami;
Dis-lui tes plaisirs, tes souffrances,
Et, s'il en fut, tes défaillances...

Ou plutôt, non, ne me dis rien.
Écoute : c'est moi qui raconte
Ce que tu fis : par ce moyen,
Je ne mettrai pas à ton compte
Ce qui pourrait te faire honte.

Car tu n'as pas été sans voir
Ces beautés vives ou légères,
Ces Romaines au grand œil noir,
Ou ces sirènes étrangères,
Astres errants, fleurs passagères

Mais tu ne pouvais oublier
Que d'autres, moins belles peut-être,
Restaient assises au foyer,
Les yeux tournés vers la fenêtre;
La maison attendait son maître.

N'est-il pas vrai? J'ai bien compris
Que tu n'as pas souillé ton âme,
Que rien n'est beau comme Paris,
Qu'il n'est pas d'amour ni de flamme
Qui vaille le cœur de ta femme!

L'oiseau qui jadis s'envola
Est enfin rentré dans sa cage.
Le voici, te voilà!
Ne me dis rien de ton voyage.

LES RESSEMBLANCES.

Il fit toutes ses études
En science comme en art :
Ses diverses aptitudes
De lui font un homme à part.
Il s'est tant mis en dépense,
Qu'il sait tout et ne sait rien.
Il a cette ressemblance
Avec plus d'un bon chrétien.

Il écrit sur papier rose
Les travaux les plus divers :
Il met Lamartine en prose
Et traduit le Code en vers.
Mais quand au Pinde il s'élance,
Il boite comme Scarron :
C'est la seule ressemblance
Qu'il ait avec lord Byron.

Il peint de petits bonshommes,
Des arbres, des fruits, des fleurs;
Mais ses mains sont économes
De dessin et de couleurs.

Dans sa courte corpulence
Son génie est prisonnier :
C'est la seule ressemblance
Qu'il ait avec Meissonier.

Sa musique vive et tendre
Touche le cœur et les sens ;
Dans un rêve il croit entendre
Des accords doux et puissants.
Il comprend par excellence
La soupe au macaroni :
C'est la seule ressemblance
Qu'il ait avec Rossini.

De la lune il suit les phases ;
Du monde il prévoit la fin.
Il connaît l'axe et les bases
De ce globe. Il croit enfin
Que les astres en silence
Attendent son *quos ego :*
C'est la seule ressemblance
Qu'il ait avec Arago.

Bref en art, en politique,
En goût, en religion,
En toute chose, il se pique
De guider l'opinion.
Sa parole fait sentence,
Ses axiomes font loi :
C'est la seule ressemblance
Qu'il ait avec vous... et moi.

L'ESPRIT MALIN.

Lorsque naquit cet enfant-là,
On filait encore en famille.
Chacun de ses vœux appela
Un garçon plutôt qu'une fille.
Un esprit entendit cela.
« Soit, je l'accorde,
Cria l'esprit malin,
L'esprit du chanvre ou bien du lin;
Mais il dansera sur la corde. »

« Esprit, donnez-lui la santé;
C'est le premier bien de ce monde »,
Dit un vieillard. « Et la beauté »,
Murmura tout bas une blonde.
« Santé, beauté, prospérité... »
« Soit, je l'accorde,
Cria l'esprit malin,
L'esprit du chanvre ou bien du lin;
Mais il dansera sur la corde. »

L'enfant devint homme et voulut
Faire ses demandes lui-même.

Il n'oublia que son salut;
Mais il comptait sur le baptême.
Il obtint tout ce qui lui plut.
« Soit, je l'accorde,
Disait l'esprit malin,
L'esprit du chanvre ou bien du lin;
Mais il dansera sur la corde. »

Avec l'éloquence et l'argent,
On trompe et l'on corrompt les hommes.
Il fut ministre dirigeant,
Il dépensa de folles sommes
Afin de devenir régent.
« Soit, je l'accorde,
Disait l'esprit malin,
L'esprit du chanvre ou bien du lin;
Mais il dansera sur la corde. »

Reste à savoir quand et comment
S'accomplira la prophétie.
Si l'on saisissait nettement
Ce qu'un oracle balbutie,
On s'attendrait au dénoûment.
Miséricorde!
Faites, esprit malin,
Esprit du chanvre on bien du lin,
Qu'il ne danse pas sous la corde.

L'ÉPINGLE SUR LA MANCHE.

Le roi se déshabillait
Avec Éloi, son valet.
En tirant la manche auguste,
Éloi se piqua. « C'est juste,
S'écria le roi,
C'est ma faute, Éloi,
Car j'ai mis hier, dimanche,
Je ne sais pourquoi,
Une épingle sur ma manche. »

« Sire, Votre Majesté
A sans doute ainsi noté,
Pour en garder la mémoire,
Quelque projet méritoire?
— Oui, sans doute, Éloi,
Répondit le roi;
A te croire, ami, je penche;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche? »

« Sire, Votre Majesté
Avait-elle médité

De renvoyer comme un cuistre
Son premier et seul ministre?
— Non, mon bon Éloi,
Répondit le roi;
Laissons l'oiseau sur la branche;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche? »

« Sire, Votre Majesté
Aurait-elle décrété
De doubler mes honoraires
Aux dépens de mes confrères?
— Non, mon pauvre Éloi,
Répondit le roi;
Ta demande est assez franche;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche? »

« Sire, Votre Majesté
Veut-elle faire un traité
Avec le roi de Navarre?
La guerre est un jeu barbare.
— Non, mon sage Éloi,
Répondit le roi,
J'ai besoin d'une revanche;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche? »

« Sire, Votre Majesté
Aurait-elle contracté

Quelque emprunt ou quelque dette
Dont le paîment l'inquiète?
— Non, prudent Éloi,
Répondit le roi;
Ce qu'on doit, on le retranche;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche? »

« Sire, Votre Majesté
Songeait-elle à sa santé?
Elle aurait besoin peut-être
D'un médecin ou d'un prêtre?
— Non, mon brave Éloi,
Répondit le roi;
Je suis ferme sur la hanche;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche? »

« Alors, Votre Majesté
Songeait à l'hérédité
De son trône de Castille?
Elle n'a ni fils ni fille.
— Oui, mon cher Éloi,
S'écria le roi;
Va chercher la reine Blanche! »
Et voilà pourquoi
L'épingle était sur sa manche.

LE JOUR DE L'AN.

Ce que c'est que la destinée!
Si j'en croyais ma grand'maman,
Ce que j'ai fait le jour de l'an,
Je le ferais toute l'année.

C'est aujourd'hui le deux janvier;
C'était donc hier le premier.
Je me suis levé de bonne heure;
J'ai mangé du pain sur du beurre,
Et pris, sans en être échauffé,
Du lait saturé de café.

Ce que c'est que la destinée!
Si j'en croyais ma grand'maman,
Ce que j'ai fait le jour de l'an,
Je le ferais toute l'année.

J'ai reçu, dès le point du jour,
Le filleul de mon ex-tambour;
Puis le facteur et la laitière;
Puis mon portier et ma portière;
Puis un mémoire assez cossu...
Voilà tout ce que j'ai reçu.

Je connais donc ma destinée;
Car, si j'en crois ma grand'maman,
Ce que j'ai fait le jour de l'an,
Je le ferai toute l'année.

Je n'ai pas attendu le soir,
Ni le midi, pour aller voir
Mon amie ardente et cruelle.
Nous nous sommes pris de querelle;
Mais grâce à mes bons procédés
Nous nous sommes raccommodés.

Quelle serait ma destinée,
Si, comme le dit grand'maman,
Ce que j'ai fait le jour de l'an,
Je le faisais toute l'année?

J'ai fait encore... Qu'ai-je fait?
La besogne d'un sous-préfet.
La muse m'a confé sornette;
J'ai rêvé cette chansonnette;
Dans le jour j'ai beaucoup marché,
Et le soir je me suis couché.

Telle sera ma destinée;
Car, si j'en crois ma grand'maman,
Ce que j'ai fait le jour de l'an,
Je le ferai toute l'année.

MON CLAQUEUR.

Il est là, trônant dans sa stalle,
Comme l'empereur du Milieu;
Il gouverne toute la salle;
C'est un oracle, c'est un dieu.
Il m'apprécie, il m'idolâtre.
Il sait par cœur tout mon théâtre.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Ce n'est pas un homme vulgaire,
Que ce général inconnu
Qui tous les soirs se met en guerre
Contre un public mal prévenu.
Comme il comprend, comme il admire!
Comme il sait bien pleurer ou rire!
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Il dirige la grande armée,
La phalange des vieux Romains,
Qui, par son exemple enflammée,
Trépigne des pieds et des mains.

Il crie, il s'indigne, il s'emporte!
« Bravo! bravo! Chut! A la porte! »
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

On dit qu'il protége de même
Tous les drames; soit, j'en conviens.
Il se peut d'ailleurs qu'il les aime;
Moi je ne connais que les miens;
Mais à voir le feu qui l'anime,
Il doit sentir ce qu'il exprime.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Il me dit parfois à l'oreille :
« Otez ceci, mettez cela;
C'est pour vous que je vous conseille;
Car pour moi, je suis toujours là,
Applaudissant d'ardeur égale;
C'est mon devoir, c'est ma morale. »
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Il faudrait que toute la France,
S'illuminant à ce flambeau,
Empruntât son intelligence
Et son amour sacré du beau :
Je serais sûr que mes ouvrages
Réuniraient tous les suffrages.

Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Oh! quand luira cette journée
Où nous mettrons dans l'alambic
Cette force indisciplinée
Qui croit être le vrai public,
Ensemble alors nous pourrons boire
La quintessence de la gloire.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

SANS NOM.

Vous allez croire que j'invente
Un conte invraisemblable? Non,
Cette personne fut vivante,
Et je pourrais dire son nom.

« Écoute, a-t-elle dit, je t'aime;
J'ai ton cœur, ton âme, ta foi,
Et je suis sûre de toi-même
Comme je suis sûre de moi.

Nous avons atteint une cime
Que nous ne dépasserons pas.
J'aime mieux sombrer dans l'abîme
Que le descendre pas à pas.

Plus tard serait venu le doute...
Qui sait? la trahison, l'oubli;
Je ne veux pas perdre une goutte
De ce vase si bien rempli.

Au lieu de supporter l'insulte
Du mépris ou de l'abandon,

Dès ce soir je serai ton culte,
Ton espérance et ton pardon.

Comprends-tu ceci : que nul autre
Ne pourra toucher à ton bien,
N'aura cet amour qui fut nôtre
Et ce corps qui restera tien?

Il faut que ton œil s'habitue
A ne plus me voir ici-bas,
J'ai pris le remède qui tue;
Ami, je meurs, ne pleure pas. »

Vous pouvez croire que j'invente
Un conte invraisemblable? Non,
Mon héroïne fut vivante,
Et je ne puis dire son nom.

QUI DONC?

Qui donc a dit que j'étais vieux?
Celui-là ne me connaît guère.
C'est sans doute un esprit vulgaire,
Quelque poltron, quelque envieux
Qui s'est caché lors de la guerre.
Qui donc a dit que je suis vieux?

Qui donc a dit que j'étais vieux?
Est-ce la rime, est-ce la muse?
L'une m'étreint, l'autre m'amuse.
Comme une poule pond des œufs,
Je ponds des vers et j'en abuse.
Qui donc a dit que je suis vieux?

Qui donc a dit que j'étais vieux?
Ce n'est certes pas une femme!
Demandez plutôt à madame...
Mais vous êtes trop curieux :
Nous attendrons qu'elle réclame.
Qui donc a dit que je suis vieux?

Qui donc a dit que j'étais vieux?
Est-ce mon acte de naissance?
On l'aura fait en mon absence
Pour dépister les curieux.
La vieillesse, c'est l'impuissance.
Qui a donc a dit que je suis vieux?

Qui donc a dit que je suis vieux?
Personne, personne, personne!
Mon horloge est encore bonne.
Quand vient le moment sérieux,
Elle marque minuit et sonne...
Qui donc a dit que j'étais vieux?

APPARITION.

Ici, j'ai rencontré, ce soir,
La femme, la femme inconnue
Qui jette un éclair dans ma nue,
Rouge lueur dans un ciel noir.
J'ai senti le froid d'une lame
Se glisser au fond de mon cœur.
Amour, je serai ton vainqueur :
Je n'aimerai pas cette femme.

Car c'est la suprême beauté,
La froide ou vivante statue
Pour laquelle un homme se tue
De fureur ou de volupté.
Un torrent de lave et de flamme
M'enveloppe et veut m'entraîner.
Sans fuir, j'ai su m'en détourner :
Je n'aimerai pas cette femme.

Je ne sais d'elle que son nom;
Que jamais il ne m'en souvienne!
Sa main voudrait toucher la mienne,
Que je saurais répondre : Non!

Quel calme se fait en mon âme!
Je ne la reverrai jamais.
Je puis dire que je l'aimais :
Je n'aimerai plus cette femme.

INVRAISEMBLABLE.

Si je vous contais une histoire
Invraisemblable pour nous tous,
Consentiriez-vous à me croire?
— Cela dépend, me direz-vous.

— Si je vous disais que je n'aime
Personne, personne ici-bas,
Pas même, pas même, pas même...
Le croiriez-vous? — Je ne crois pas.

Si je vous disais que j'admire
Le grand État et le grand nom
De la princesse Cachemire,
Le croiriez-vous? — Je crois que non.

Si je vous disais que j'adore
Les yeux, la grâce et le maintien
De vos cousines Lise et Laure,
Le croiriez-vous? — Je n'en sais rien.

Si je disais que je vous aime...
Aïe, il faut s'arrêter ici.
Je n'en répondrais pas moi-même;
Mais peut-être diriez-vous : — Si!

LES NOCES DU SOLEIL ET DE LA TERRE.

Le soleil épouse la terre.
A l'entour des conjoints,
Tous les astres témoins
Célèbrent le mystère.
Le soleil épouse la terre.

L'époux, splendide comme un dieu,
Déverse ses baisers de feu.
L'épouse, en une molle ivresse,
Reçoit l'amoureuse caresse.
Dans son sein, elle sent germer
Un monde qui va s'animer.

Le soleil épouse la terre.
A l'entour des conjoints,
Tous les astres témoins
Célèbrent le mystère.
Le soleil épouse la terre.

La tige sort du sol ouvert;
Un nœud se forme; un bourgeon vert
Grossit, s'allonge et se dilate.

La feuille éclôt, la fleur éclate;
Et de la fleur naissent les fruits :
L'arbre et la plante sont produits.

Le soleil épouse la terre.
A l'entour des conjoints,
Tous les astres témoins
Célèbrent le mystère.
Le soleil épouse la terre.

Sur terre, dans l'air et dans l'eau,
Quadrupède, poisson, oiseau,
Naissez! Que votre sang circule!
Que tout être animé pullule!
La loi qu'on ne peut oublier
Est de croître et multiplier.

Le soleil épouse la terre.
A l'entour des conjoints,
Tous les astres témoins
Célèbrent le mystère.
Le soleil épouse la terre.

Nous arrivons à notre tour
Dans ce cycle éternel d'amour;
C'est notre mission céleste :
Les hommes passent, l'homme reste.
Il faut jouir, souffrir, mourir :
La nature ne peut périr.

Le soleil épouse la terre.
A l'entour des conjoints,
Tous les astres témoins
Célèbrent le mystère.
Le soleil épouse la terre.

LA RIVE ABANDONNÉE.

Au bord de la rivière verte,
J'avais établi ma maison,
Simple, petite, mais ouverte
A tous et dans toute saison.

Les passants du peuple et du monde
Venaient, en modeste appareil,
Se désaltérer à mon onde
Et se chauffer à mon soleil.

Un jour, la trombe redoutée
Poussa dans un nouveau sillon
La rivière précipitée
De l'autre côté du vallon.

L'eau qui gazouillait sur le sable,
Loin du bas-fond marécageux,
A sali son cristal potable
Au contact des terrains fangeux.

Les riverains du voisinage
Vont, l'un après l'autre émigrant,

Habiter le nouveau rivage
Et chercher le nouveau courant.

C'est que la fortune s'y double ;
Les marchands rencontrent partout
La prospérité de l'eau trouble
Et le succès du mauvais goût.

Ils m'ont dit : « La mode est mobile ;
Il faut suivre le mouvement.
Ce n'est pas se montrer habile
Que garder son isolement. »

J'ai réfléchi : dois-je les suivre?
Non! Résigné, mais convaincu,
Où je me suis plu, je dois vivre ;
Je dois mourir où j'ai vécu.

TABLE.

Nos Hôtes..... 1
Ma Femme est blonde..... 6
Le Képi..... 8
La Croix rouge..... 10
Invitation méridionale..... 12
Le Père Chrétien..... 15
N'oublions pas..... 18
Le Collier..... 21
La Nouvelle Chanson..... 23
Réactionnaire..... 26
Sinon, jamais!..... 29
Obligatoire? gratuite?..... 32
Amours passées..... 36
Accord parfait..... 41
Le Cercle du Doigt dans l'œil..... 43
Les Plaisants Amoureux..... 45
Saint-Martin d'en bas..... 48
Le Fromage terrestre..... 50
Pour ma patrie!..... 53
Les Bruits du silence..... 55
Le Médecin Philopathos..... 57
La Femme et l'Arbre..... 61
Souhait..... 63

L'Étoile absente..... 65
La Jeune Fille en deuil..... 69
A une Étrangère..... 71
Les Deux Pôles..... 73
L'Ame qui chante..... 76
Pauvres Artistes..... 78
Entre Lyon et Condrieu..... 80
Les Têtes couronnées..... 83
Pensées de l'absent..... 85
Samedi soir..... 88
Regard en avant..... 91
Histrion..... 94
Trois mille francs..... 97
Lettre d'un amoureux..... 100
Lutetia..... 103
Le Bon Ami..... 107
Mon vin de Cormatin..... 111
La Chatte mère..... 115
Combat d'Amours..... 117
Le Secret du bonheur..... 119
Mon Baromètre..... 121
L'Arbre vert..... 123
L'Artiste et l'Oiseau..... 125
La Balance..... 127
La Princesse Julie..... 129
Art et Liberté..... 131
Comme elle..... 133
L'Extérieure d'Espagne..... 134
La Rose d'Anjou..... 136
Le Facteur rural..... 139

Le Lansquenet..... 143
Arachné..... 146
Le Trou de l'aiguille..... 149
Le Cygne..... 152
Vin ordinaire..... 154
Un Mari comme tant d'autres..... 157
Vers et prose..... 159
Au siècle où nous sommes..... 161
Hanneton, vole!..... 166
La Veille du départ..... 168
Le Jour du départ..... 171
Complainte des dix centimes..... 174
Le Bain des charbonniers..... 177
Retour de voyage..... 181
Les Ressemblances..... 183
L'Esprit malin..... 185
L'Épingle sur la manche..... 187
Le Jour de l'an..... 190
Mon Claqueur..... 192
Sans nom..... 195
Qui donc?..... 197
Apparition..... 199
Invraisemblable..... 201
Les Noces du soleil et de la terre..... 203
La Rive abandonnée..... 206

FIN DE LA TABLE.

1916 X1 C

PQ 2376 N2C44
Nadaud, Gustave
Chansons inédites

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY